La Marteliere, Jean Henri Ferdinand
Genes sauvée



# GÊNES SAUVÉE,

OU

# FIESQUE ET DORIA,

TRAGÉDIE.

HISTOIRE DE FRANCE ABRÉGÉE, CRITIQUE ET PHILOSOPHIQUE, à l'usage des gens du monde; par Pigault-Lebrun. Avec cette épigraphe : *La vérité, toute la vérité, rien que la vérité.* 6 vol. in-8°. Prix : 7 fr. le volume.

On a mis récemment en vente le 3e. volume de l'*Histoire de France*, à l'usage des gens du monde, par Pigault-Lebrun, chez Barba, libraire au Palais-Royal. Ce volume commence au règne de Hugues Capet, et finit à celui de Louis IX (saint Louis). Il est écrit avec l'élégance, la précision, la clarté et l'impartialité qui rendent les deux premiers volumes recommandables. L'auteur révèle les excès du clergé : mais il n'oublie aucune des bonnes actions faites par tel pape ou tel évêque; il sait toujours distinguer l'homme de la religion; il ne dissimule pas les fautes des rois, mais il rend une justice éclatante aux vertus de Louis-le-Gros et de saint Louis; il s'occupe constamment de l'intérêt des peuples, si négligé par la plupart des historiens qui l'ont précédé. Enfin il proclame une grande vérité en matière religieuse, qui est aujourd'hui sentie par tous les gouvernemens, *nul*, dit-il, *ne doit s'établir juge entre Dieu et les hommes*. Ce volume fera attendre avec impatience le complément de cet ouvrage, qui doit procurer à son auteur une réputation solide et durable.

(Extrait du Courrier français, du 6 novembre 1824.)

---

FIESQUE, tragédie de M. Ancelot. Prix : 4 fr.

EUDORE ET CYMODOCÉE, tragédie en cinq actes, en vers; par M. Gary. Prix : 4 francs.

ARTHUR DE BRETAGNE, tragédie de M. Chauvet. Prix : 3 fr.

PARIS. — IMPRIMERIE DE FAIN,
RUE RACINE, N°. 4, PLACE DE L'ODÉON.

# GÊNES SAUVÉE,

OU

# FIESQUE ET DORIA,

## TRAGÉDIE EN CINQ ACTES,

**PAR M. LAMARTELIÈRE,**

AUTEUR DE *ROBERT, CHEF DE BRIGANDS*, ETC.

> Les révolutions... sont des torrens
> Dont le cours orageux et les ondes rebelles
> Entraînent et le peuple et ses chefs avec elles.
>
> FIESQUE, ACTE IV.



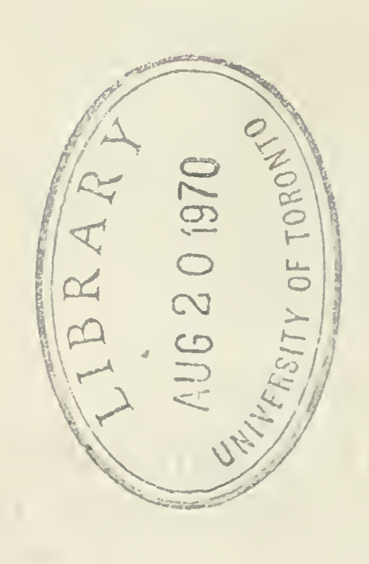
A PARIS,

CHEZ J.-N. BARBA, LIBRAIRE,

ÉDITEUR DES OEUVRES DE MM. PIGAULT-LEBRUN, PICARD ET ALEXANDRE DUVAL,

PALAIS-ROYAL, DERRIÈRE LE THÉATRE FRANÇAIS, No. 51,
ET COUR DES FONTAINES, No. 7.

1824.


LIBRARY
AUG 20 1970
UNIVERSITY OF TORONTO

# QUELQUES MOTS
## SUR SCHILLER,
## SUR MM. LES COMÉDIENS FRANÇAIS,
### ET SUR LA TRAGÉDIE QU'ON VA LIRE.

Peu de pièces de théâtre ont eu une destinée plus singulière : celle-ci reçue trois fois, par les trois différens comités qui successivement ont présidé l'administration du Théâtre Français, censurée cinq à six fois, répétée depuis un mois, et affichée pendant huit jours, allait enfin avoir les honneurs de la représentation : il n'y avait qu'une révolution qui pût l'empêcher; elle arriva. Le 18 brumaire se fit. La France fut jouée, ma pièce ne le fut pas.

Dès le lendemain, ordre de la suspendre. J'avais justement un autre ouvrage tout prêt. On me permit de le substituer à celui qu'on venait d'ajourner. — Nouvel ordre de suspension.

C'est ici le cas de dire un mot des procédés nobles et généreux que j'éprouvai, après ce double échec, de la part de messieurs les Comédiens Français. La lettre qu'ils m'écrivirent spontanément, modèle de style, de franchise et d'urbanité, est restée entre mes mains comme un titre qui honore également, et ceux qui l'ont écrite, et celui qui l'a reçue. C'est une nouvelle preuve que, dans les beaux-arts surtout, la noblesse des sentimens est l'apanage le plus naturel des grands talens.

Mais pourquoi, me dira-t-on, traiter des sujets qui puissent prêter à des allusions contraires aux principes reçus ? Ceci demande une explication.

Élève de la même université, et en quelque sorte le condisciple du célèbre Schiller, j'avais partagé avec mes camarades l'honneur de le fêter, à son passage à Heidelberg. Déjà la persécution avait mêlé quelques épines à ses lauriers poétiques, et rendu par là son nom plus cher à la renommée. Je revins en France plein d'enthousiasme pour un littérateur qui, jeune encore, donnait déjà de si brillantes espérances. Son premier ouvrage, intitulé *les Voleurs*, me parut surtout une conception aussi gigantesque que magnifique. J'entrepris de le transporter sur notre théâtre; et dès le mois de mars 1787, mon manuscrit se trouva déposé entre les mains de M. de B*** qui m'honorait de son amitié. On sait de quelle manière il passa, trois ans après, au Théâtre du Marais, et quel accueil il reçut. Cette date suffit pour justifier mes intentions, le reste de ma vie n'a pas besoin de l'être.

Enhardi par ce premier succès, je voulus tenter un second. On venait de m'envoyer la *Conjuration de Fiesque* du même auteur. Malheureusement nous avions vu naguère tant de conspirations, et nos grands tragiques avaient tellement épuisé tous les genres d'héroïsme dont de pareils sujets sont susceptibles, que j'eusse craint de fatiguer l'œil du spectateur par la répétition des mêmes horreurs. J'abandonnai donc le plan de Schiller.

Mais une conspiration ourdie au milieu des plaisirs, offrant toutes les apparences, tous les préparatifs d'une fête somptueuse, cette idée me parut neuve.

Un jeune homme de vingt-deux ans, vif, enjoué, conspirateur profond sous les dehors d'un vrai Sybarite, se jouant tour à tour des complots perfides de Jeannestin et de la prévoyance ombrageuse du vieux Doria, le plus habile politique de son temps : ce caractère me sembla original.

D'un autre côté, un nègre enlevé des côtes d'Afrique,

qui, obéissant à son instinct sauvage, ne voit d'abord dans chaque Génois, qu'un ravisseur dont il brûle de se venger; mais qui, vaincu à force de bienfaits par celui même qu'il voulait assassiner, passe insensiblement de la vengeance la plus atroce, à l'héroïsme de la reconnaissance et de l'amitié : voilà, me disais-je, du nouveau, de l'original, de l'extraordinaire. Voilà les faits, les caractères que j'ai crus dignes de la scène française.

Qu'on me permette de terminer cette notice, en rapportant, à ce sujet, les paroles d'un auteur dont le jugement en matière tragique, ne sera sans doute récusé par personne. C'est le vénérable M. Ducis. J'avais fait lire ma pièce chez M. Fr***, en présence d'un grand nombre d'hommes de lettres, dont quelques-uns existent encore. La lecture achevée, il se fit un grand silence, et tous les yeux se tournèrent sur cet aimable vieillard, comme pour lui demander son opinion. « Messieurs », dit-il, avec sa franchise accoutumée, « *c'est une espèce de monstre que cette pièce;* » *mais il y a là dedans deux caractères dont chacun* » *à lui seul vaut une tragédie.* » Qu'on me pardonne ce petit mouvement de vanité, c'est la seule jouissance que m'aura procurée l'ouvrage.

Étranger par mon âge et mon caractère à tout sentiment de jalousie ou d'ambition, je déclare d'avance qu'en faisant imprimer cette pièce, je n'ai point eu l'intention d'engager une lutte qui ne pourrait que m'être désavantageuse avec l'estimable auteur de *Louis IX*: je n'ai voulu qu'écarter de moi tout soupçon de plagiat, et offrir en même temps au lecteur l'occasion de comparer deux tragédies faites sur le même sujet; mais à des époques si éloignées et si différentes. Je perdrai sans doute à cette comparaison; mais le public aura du moins le plaisir de la faire, et moi celui d'être jugé.

## PERSONNAGES.

DORIA, doge de Gênes.
JEANNESTIN, fils adoptif de Doria.
FIESQUE, noble Génois.
ÉLÉONORE DE CIBO, sa femme.
VÉRINNA, sénateur, vieux militaire.
SÉRANO, noble Génois, militaire.
SELVA, noble Génois, jeune militaire.
CAPELLO, noble et sénateur.
VIVALDI, noble et sénateur.
LESCAR, confident de Jeannestin.
TAMAYO, nègre africain, servant sur les galères de Gênes.
FAUSTINE, confidente d'Éléonore.
UN PAGE, SOLDATS, DOMESTIQUES.

*La scène se passe à Gênes, dans le palais de Fiesque, en 1547.*

NOTA. Le nom de Jeannetin étant peu tragique, je pense qu'il est convenable de prononcer Jeannestin, ainsi qu'il est écrit dans le cours de cet ouvrage.

# GÊNES SAUVÉE,

OU

# FIESQUE ET DORIA,

## TRAGÉDIE.

## ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un salon magnifique orné de statues. On voit sur le second plan de la scène une glace de chaque côté. Les colonnes du fond sont enlacées de guirlandes de fleurs. Tout annonce une fête somptueuse.

### SCÈNE PREMIÈRE.

VÉRINNA, SÉRANO.

VÉRINNA.

J'ai peine à contenir mon indignation.
Quel festin! quels excès ! quelle profusion !
Quand l'état menacé d'une guerre prochaine
Chancelle au bord du gouffre où Jeannestin l'entraîne.
Mais ces vils courtisans, ces lâches favoris,
De quel œil les vois-tu toi-même?

SÉRANO.

Avec mépris.

VÉRINNA.

Et nous bornerons-nous à gémir de nos peines?

SÉRANO.

Que pouvons-nous de plus?

VÉRINNA.

Agir, délivrer Gênes,
Rétablir sa puissance, et lui rendre à la fois
Et ses antiques mœurs et ses premières lois.
Ce projet dès long-temps et m'occupe et me flatte.
Il dormait dans mon cœur. Il est temps qu'il éclate.

SÉRANO.

Ah! sans doute il est temps; mais ce projet si grand...

VÉRINNA.

S'il échoue, il nous perd, et la mort nous attend:
Mais livrés tour à tour à l'Espagne, à la France,
En butte aux factions, en proie à la licence,
N'aurons nous essuyé tant de malheurs divers,
Rougi de notre sang et la terre et les mers,
Que pour nous voir forcés enfin de reconnaître
Que Gène est asservie et Jeannestin son maître!!!
Ah! la mort, à ce prix, est un bienfait pour moi.

SÉRANO.

Qu'il m'est doux de penser, de sentir comme toi.
Mais ne nous flattons pas. Le peuple est sans défense,
Le sénat sans justice et les lois sans puissance.
Jeannestin seul domine et tu sais que demain
Le timon de l'état doit passer dans sa main.
Que n'osera-t-il pas assis au rang suprême!
Et nous que faire? à qui recourir?

VÉRINNA.

À nous-même.

SÉRANO.

Et qui peut nous soustraire à son autorité,
Renverser son pouvoir? Qui?

VÉRINNA.

La nécessité.
L'excès de nos malheurs et de ses injustices,
L'orgueil de ses flatteurs dont il fait ses complices.
Avide de régner, l'odieux Jeannestin
Sollicite en secret l'appui de Charles-Quint;
S'il l'obtient, c'en est fait de notre indépendance.
Cependant nos voisins, Rome, Parme, Plaisance,
Contre les Doria dès-long-temps conjurés,
M'offrent en ce moment des secours assurés.
Le sénat les accepte et sa voix m'autorise
A conduire à sa fin cette grande entreprise.
Mais loin de nous, ami, l'esprit de faction
Qui pousse les états vers la destruction,
Ou les traîne, à travers le sang et l'anarchie,
Dans les convulsions d'une longue agonie.
Que, semblable à la foudre et non moins violent,
Notre projet éclate et frappe au même instant,
Et que le lendemain, pour prix de tant de peines
Ramène avec le jour la liberté dans Gênes.

SÉRANO.

Et si par quelque crime on flétrit ce dessein!
Si quelqu'ambitieux...

VÉRINNA.

Il mourrait de ma main.
Ah! si par des faveurs je me laissais surprendre,

Un mot me suffirait, un seul : j'aurais pour gendre
Ce même Jeannestin...

SÉRANO.

Qui ? lui !

VÉRINNA.

Rassure-toi.
Tout motif d'intérêt est indigne de moi.
S'il adore la fille, il déteste le père.
Et moi, dans tous les temps, son plus ferme adversaire,
Moi de qui les discours et l'âpre austérité
Ont provoqué sa haine et blessé sa fierté,
Je recevrais ce traître au sein de ma famille !
Non, quel que soit, ami, le destin de ma fille,
Entre la vertu simple et le vice orgueilleux
Le choix de Vérinna ne sera point douteux.
Toi, va, dès que la nuit nous prêtera son ombre,
Avertir nos amis.

SÉRANO.

Fiesque est-il de ce nombre ?
Il est aimé du peuple ; il est cher aux soldats.

VÉRINNA.

Comme toi je l'admire et ne m'en défends pas.
Né magnanime et fier, jeune, riche, intrépide,
Il a tous les talens et d'un chef et d'un guide :
Mais au sein des plaisirs, par lui-même inventés,
En proie à la mollesse, ivre de voluptés,
Loin de se préparer aux publiques tempêtes
Il use son génie à combiner des fêtes.
A ce sommeil honteux si je puis l'arracher,
C'est fait de Jeannestin. Je le vois s'approcher.
Sortons.

## SCÈNE II.

### VÉRINNA, SÉRANO, JEANNESTIN, LESCAR.

JEANNESTIN.

Quoi ! vous ici ? Vérinna de la fête !
Ces vains amusemens, cette joie indiscrète,
Ce mélange de luxe et de frivolité,
Conviennent peu, me semble, à tant d'austérité.
Sa présence en ces lieux a droit de me surprendre.

VÉRINNA.

Moi-même à vous y voir je n'ai pas dû m'attendre.
Tant de soins, de devoirs sur vous accumulés....

JEANNESTIN, *l'interrompant.*

N'ont pas besoin, seigneur, de m'être rappelés,
Assez et trop long-temps j'ai souffert sans murmure
De vos discours amers l'importune censure.
Peut-être ma jeunesse a besoin de conseils ;
Mais le reproche au moins s'épargne à mes pareils.
Je respecte votre âge et votre expérience,
Je me tais sur le reste : imitez mon silence.

VÉRINNA.

Plus le rang est auguste où vous devez monter,
Et plus la vérité doit s'y faire écouter ;
D'autres vous l'offriront sous des couleurs plus belles,
Moi, j'obéis aux lois et ne respecte qu'elles.
Élevé sous la tente et vieilli dans les camps,
J'ignore le langage et l'art des courtisans.
Que m'importent à moi vos intérêts, vos haines,
Je ne vois, je n'entends, je ne connais que Gênes,
Je parle avec franchise, en public, au sénat,
Je le dis à vous-même : oui, vous perdez l'état,

Si, sans cesse étranger à la cause commune,
Vous séparez nos droits d'avec votre fortune.

JEANNESTIN.

Vérinna ! c'en est trop, qui peut vous enhardir
A me parler ici de devoirs à remplir ?
Qui vous donne ce droit ?

VÉRINNA.

Mes exploits, mes services,
Ces cheveux blancs, ce sein couvert de cicatrices.

SÉRANO.

Ce droit qu'il revendique, il n'est aucun de nous
Qui ne l'ait acheté de son sang.

JEANNESTIN.

Taisez-vous.
De vos prétentions je sais quelle est l'audace :
Tremblez de réussir !

SÉRANO.

Je crains peu la menace.
Et depuis quand, seigneur, l'avis d'un citoyen
Qui défendit l'état, n'est-il compté pour rien ?

JEANNESTIN.

Il recevra peut-être un jour sa récompense,
Respectez jusque-là mon rang et ma puissance.

VÉRINNA.

On est bien près, seigneur, d'oublier son devoir
Lorsqu'on pèse toujours ses droits et son pouvoir.
Le vôtre peut passer. Tout revers est possible :
Plus on est élevé, plus la chute est terrible.
Dans les troubles d'état, il n'est qu'un pas souvent

De l'éclat des grandeurs à la nuit du néant.
Quel que soit le pouvoir dont Gênes vous honore,
Sachez qu'il en est un plus respectable encore,
Plus fort que vos remparts, plus fort que vos soldats,
Qui conserve, affermit ou détruit les états,
Terrible en ses effets, irrésistible, unique.

JEANNESTIN.

Et quel est ce pouvoir ?

VÉRINNA.

L'opinion publique,
Votre juge et le mien.

JEANNESTIN.

Je l'ai trop écouté,
Je sais son injustice.

VERINNA.

Et moi, son équité.
Un jour, à vos dépens, craignez de la connaître.

JEANNESTIN.

Vérinna !

VÉRINNA.

Jeannestin ! C'est trop parler en maître,
Et si mon sentiment est suivi des Génois,
Ils n'auront tous bientôt à n'obéir qu'aux lois.

JEANNESTIN, *se contraignant.*

Je le sais, vous voyez, supporter une offense,
Je fais plus. — Écoutez, partagez ma puissance,
Unissons-nous tous deux. Votre intérêt....

VÉRINNA, *l'interrompant.*

N'est rien.

Si je parle en soldat, je pense en citoyen ;
L'état a tous mes vœux : pour lui que faut-il faire ?

JEANNESTIN.

Vous souvenir, seigneur, que le Ciel vous fit père,
Que l'aimable Julie, à la fleur de ses ans,
Vous prescrit des devoirs et des soins plus touchans.
Je suis loin de citer ma dignité prochaine,
Et de chef de l'état et de doge de Gêne ;
Tous ces titres pompeux qu'on respecte à la cour,
Faits pour flatter l'orgueil, ne sont rien pour l'amour.
Ils ne méritent pas un regard de Julie :
Mais si de votre amour ma flamme est accueillie,
Si du feu qui m'embrase et que j'étouffe en vain,
La plus faible étincelle a passé dans son sein ;
Je mets tout à ses pieds. Vous pouvez tout attendre,
Titres, fortune, honneurs. Eh bien ?

VÉRINNA.

Voici mon gendre.

Adieu.

(Il sort avec Sérano.)

## SCÈNE III.

### JEANNESTIN, LESCAR.

JEANNESTIN.

Vieillard altier, que rien ne peut fléchir,
Tremble, de ce refus je saurai te punir.
Et vous tous, ses pareils, qu'un même esprit rassemble,
Demain vous fléchirez ou périrez ensemble.
Tu vois, ami...

LESCAR.

Je vois qu'il est à redouter.

C'est un lion qu'il faut s'attacher ou dompter.
Le peuple à sa valeur doit plus d'une victoire,
Et le soldat surtout, compagnon de sa gloire,
Admire son courage et vante sa vertu.

JEANNESTIN.

La vertu! dès long-temps, Lescar, elle n'est plus
Que le voile trompeur dont se sert l'hypocrite
Pour mieux cacher l'horreur du forfait qu'il médite,
L'idole du vulgaire, un nom qu'il faut braver :
La vertu de nos jours est l'art de s'élever.
C'est la mienne : déjà, pressé par mon message,
L'aigle de Charles-Quint vole vers ce rivage.
Tout bientôt va fléchir, va trembler sous ma loi :
Le sénat me fait doge et Charles me fait roi.
Je sais combien ce titre éveillera de haines,
De combien d'ennemis, dans le sénat, dans Gênes,
Il me reste peut-être à redouter les coups ;
Mais j'en excepte Fiesque, et je les brave tous.

LESCAR.

Occupé de festins, tout entier à la joie,
Aux plaisirs qu'il invente, au faste qu'il déploie,
Que craignez-vous en lui?

JEANNESTIN.

Cet art de tout charmer,
Cet heureux don de plaire et de se faire aimer.
Sa popularité, son crédit, sa fortune,
Tout en lui m'est suspect, tout en lui m'importune.
Rivaux dès notre enfance, ennemis de tout tems,
Tôt ou tard cette haine, accrue avec les ans,
Entraînera, Lescar, ou sa perte ou la mienne.
J'assure mon triomphe en assurant la sienne.

Il est puissant, il peut renverser mon projet.
Il me hait. Tu m'entends !... et ce Maure...

LESCAR.

Est tout prêt.
Au moindre signe ici vous le verrez paraître.

JEANNESTIN.

Peut-on compter sur lui ?

LESCAR.

L'Afrique l'a vu naître.
Sans préjugés, sans frein, dans ses instincts divers
Il ressemble aux lions qui peuplent ses déserts.
Nul danger ne l'émeut, nul crime ne l'arrête,
Et son bras appartient au premier qui l'achète.

JEANNESTIN.

Il est à moi, Lescar. Nous sommes seuls ici.
Le festin dure encor, qu'il vienne.

LESCAR.

Le voici.
Examinons.

(Ils se retirent dans le fond.)

## SCÈNE IV.

TAMAYO, seul.

D'où vient cet air de confiance?
D'un Génois! — Que veut-il? quelle est son espérance?
« Veux-tu gagner de l'or, m'a-t-il dit, tu le peux. »
De l'or n'est rien pour moi, mais il est tout pour eux.
Il peut briser mes fers, payer ma délivrance.
De l'or, c'est là leur dieu; le mien, c'est la vengeance.

(Il examine l'intérieur du salon.)

Voilà donc le palais d'un de nos oppresseurs !
Que ce faste insolent nous a coûté de pleurs !
Que de sang africain pour cimenter ces pierres !
Peut-être est-ce celui de mes sœurs, de mes frères,
De tous les miens ensemble égorgés sous mes yeux !!!
O vous, tous exilés du sol de vos aïeux,
Transplantés comme moi sur ces affreux rivages,
Pardonnez, si mon pied, après dix ans d'outrages,
Touche au seuil d'un palais qu'habite un des tyrans
Enrichis par notre or, nos pleurs et nos tourmens.
Plus qu'ailleurs j'y ressens nos malheurs, notre offense,
Ils sont là... Demandez, oui, demandez vengeance,
Je la dois, vous l'aurez, j'en fais serment aux dieux !

## SCÈNE V.

### TAMAYO, JEANNESTIN, LESCAR.

LESCAR.

(A Jeannestin, après avoir examiné le dehors.)

Un silence profond règne autour de ces lieux.

JEANNESTIN.

Approche, quel es-tu ?

TAMAYO.

Tu le vois, un esclave.

JEANNESTIN.

Quoi ! ce cœur africain, ce cœur né libre et brave
Consent à s'avilir en vivant dans les fers ?

TAMAYO.

J'y consens ! Arraché du fond de mes déserts,

Pris, enchaîné, vendu, réduit en esclavage,
On m'a tout ôté... tout, hors mon bras, mon courage.

JEANNESTIN.

A quoi te servent-ils?

TAMAYO.

A venger, si je puis,
Et les maux que je souffre, et l'état où je suis.

JEANNESTIN.

L'occasion s'en offre : elle t'est favorable,
Mais d'un dessein hardi, réponds, es-tu capable?

TAMAYO.

J'ai combattu, dompté dans nos climats brûlans
Les monstres des forêts, les tigres, les serpens.
Ils tombaient sous mes coups... Tu peux juger des peines
Que je réserve à ceux qui m'ont donné des chaînes.
Mais quel est ce service et quel en est le prix?

JEANNESTIN.

C'est de l'or qu'il te faut? Tes vœux seront remplis,
J'en ai chargé Lescar.

TAMAYO.

Eh bien! que faut-il faire?

LESCAR, *en confidence.*

Un ennemi puissant...

TAMAYO, *bas.*

Dont tu veux te défaire?

LESCAR.

Tu l'as dit.

TAMAYO, *à Jeannestin.*

C'est assez. Tu peux compter sur moi.
On te dit généreux, mon poignard est à toi.

JEANNESTIN.

Si, ce grand coup porté, tu ressens quelqu'envie
De revoir tes déserts, tes parens, ta patrie...

TAMAYO, *transporté.*

Ma patrie!

JEANNESTIN.

Un vaisseau t'attendra dans le port.

TAMAYO, *vivement.*

Quel est ton ennemi, son nom?

JEANNESTIN.

Fiesque.

TAMAYO.

Il est mort.
Quand, comment, à quelle heure, où faut-il le surprendre?
Ordonne. Je suis prêt.

JEANNESTIN.

Lescar va te l'apprendre.

(A Lescar.)

Je retourne au festin. On peut nous voir tous deux.
Un plus long entretien deviendrait dangereux.

(A Tamayo.)

Compte sur ma promesse.

TAMAYO.

Et toi sur mon courage.

JEANNESTIN, *à Lescar.*

C'est à toi d'achever.

(Il sort.)

## SCÈNE VI.

### LESCAR, TAMAYO.

LESCAR.

Tu vois sous ce feuillage
Ce pavillon superbe, impénétrable au jour.
La mollesse indolente y fixa son séjour.
C'est ici qu'entouré des ombres du mystère,
Fatigué de jouir, tranquille, solitaire,
Il cherche loin du bruit quelqu'instant de repos
Pour se livrer ensuite à des plaisirs nouveaux.
Ici tu peux le voir seul, sans suite et sans garde,
L'approcher...

TAMAYO.

Il suffit. Le reste me regarde.
(A part.)
Je vous reverrai donc, épouse, enfans chéris!

LESCAR.

On vient à nous. Suis-moi.

(Ils sortent.)

## SCÈNE VII.

### DORIA, FIESQUE.

(Dans le fond, plusieurs gardes du Doge. Pages et domestiques de Fiesque.)

DORIA.

Non, Fiesque, non, mon fils.
Ce front ridé, ce teint flétri par la vieillesse,
Inspirent la contrainte et non pas l'allégresse.
Les plaisirs que ta main prodigue avec tant d'art
Pourraient s'effaroucher à l'aspect d'un vieillard.

Je ne te blâme pas de ta magnificence.
J'estime le mortel dont l'utile opulence,
De l'homme industrieux empruntant les efforts,
Sert le pauvre et l'état en versant ses trésors :
Mais il est d'autres soins à remplir dans la vie.
Ce courage élevé, ce sang-froid, ce génie,
Séparés dans tout autre, en toi seul réunis,
Seront-ils, réponds-moi, perdus pour ton pays.
Ce cœur né généreux que la noblesse enflamme
Est il sourd à la gloire?

FIESQUE, *avec force.*

Elle est tout pour mon âme ;
Mais entraîné par goût vers des objets flateurs,
Riche, ami des beaux-arts, et peu jaloux d'honneurs,
Je préfère aux emplois le frivole avantage
De vouer aux plaisirs le printems de mon âge.
Que mes rivaux plus fiers s'élèvent à leur gré :
Un jour peut-être, un jour je les surpasserai,
Et le but vers lequel ils mar chent, sans me craindre,
Sera loin d'eux encor que j'aurai su l'atteindre.
Mais laissons au destin le soin de l'avenir.
Je veux que tout ici ne songe qu'à jouir,
Que tout ce qui m'entoure, à mon ivresse en proie,
Ressente mes transports, soit heureux de ma joie.

DORIA.

Ton âge le fait naître. Il n'en est qu'une au mien,
C'est le doux sentiment d'avoir fait quelque bien.
Ce souvenir, mon fils, console ma vieillesse.
Hélas! qu'est devenu le temps de ta jeunesse,
Où ton cœur enviait le destin des héros,
Où souvent le récit de leurs nobles travaux
Te faisait en secret verser des pleurs de rage

De ne pouvoir un jour surpasser leur courage?
Aujourd'hui je te vois des premiers de l'état,
Et tu n'es point encore au niveau d'un soldat.
Ce qu'étaient, disais-tu, dans Rome, dans Athènes,
Pompée et Périclès, je le serai dans Gênes.
Telle était ta promesse.

FIESQUE.

Et je veux l'accomplir.

DORIA.

Tu m'en fais le serment?

FIESQUE.

Je saurai le remplir.
Mais n'est-il qu'un moyen de servir sa patrie?
Le commerce et l'aisance ont fui de l'Italie.
La guerre en a chassé l'industrie et les arts :
Qu'ils trouvent un asile au sein de ces remparts.
Que le palais de Fiesque en soit le sanctuaire.
Voilà pour mon pays ce que je prétends faire.
Que Jeannestin, s'il veut, aspire à le régir,
Je borne mon orgueil aux soins de l'embellir,
D'accueillir les beaux-arts, d'y fixer le génie;
Et servir les talens, c'est servir sa patrie.

DORIA.

Chaque tems a ses soins. Avant de l'embellir
Contre ses ennemis, il la faut affermir.
C'est le fer, le courage et non pas l'opulence
Qui d'un état naissant fondent l'indépendance.
Rome pauvre était libre, et riche elle eut des fers.
Le luxe a de son joug affranchi l'univers,
Et parmi ses héros de qui la gloire éclate,
Tu sais...

FIESQUE, *l'interrompant.*

Que Lucullus a vaincu Mithridate,
Que ses exploits guerriers bien moins que les beaux-arts
Ont immortalisé le pays des Césars.

DORIA.

Il est un autre honneur, une gloire plus belle.
C'est d'étouffer enfin ce germe de querelle,
Ces longs ressentimens que j'ai vu malgré moi
S'accroître chaque jour entre mon fils et toi.
S'il est plus élevé, sois plus digne d'envie,
Le plus grand est celui qui sert mieux sa patrie.

## SCÈNE VIII.

### DORIA, FIESQUE, JEANNESTIN.

DORIA, *à Jeannestin.*

Approchez-vous. Venez, mes enfans, mes amis.
Laissez là les débats qui vous ont désunis.
J'ai rendu Gênes libre : épargnez-moi l'outrage
De voir vos passions renverser mon ouvrage.
Venise avec dépit et d'un œil menaçant
Voit flotter nos vaisseaux dans les mers du Levant.
Rallions-nous. Il faut que toute aigreur finisse
Quand le bien de l'état commande qu'on s'unisse.
Si j'eus des torts...

JEANNESTIN.

Mon père!

FIESQUE.

Oublions.

DORIA.

Faisons plus.
Disputons de courage et luttons de vertus.

JEANNESTIN.

Instruit par vos leçons, je remplirai, mon père,
Ce qu'exigent de moi mon rang, mon caractère.
C'est vous en dire assez.

FIESQUE.

Je sais ce que je dois...

DORIA.

Rien à sa dignité, rien à lui, tout aux lois.
Mais pourquoi ce front sombre et cet air de contrainte?
Ah! comment des revers souffririons-nous l'atteinte,
Si pour les adoucir la céleste pitié,
A côté de nos maux n'eût placé l'amitié!
Vous le voyez : mes jours sont voisins de leur terme.
Mais serré dans vos bras, je le vois d'un œil ferme,
Semblable au voyageur, chargé d'un poids pesant
Qui s'approche du gîte où le repos l'attend;
Heureux si, comme lui, regardant en arrière,
Je puis dire à mon tour, j'ai rempli ma carrière.

FIESQUE.

Qui plus que vous a droit d'en tirer de l'orgueil?
L'opinion du peuple...

DORIA, *l'interrompant.*

Est souvent un écueil.
Ce juge est plus certain et le seul qu'il faut croire.

JEANNESTIN.

Eh quoi! ce monument qui fixe votre gloire!

DORIA.

Le peuple l'a posé ; mais volage , incertain ,
Il élève aujourd'hui pour renverser demain.
Sa faveur est d'un jour ; sa haine est éternelle.
Mais vers d'autres devoirs ma dignité m'appelle.

( A Jeannestin. )

Allons , conduis mes pas , et par un prompt retour
Viens jouir des plaisirs qu'on t'offre en ce séjour.
Votre âge est fait pour eux , le mien pour la retraite.

JEANNESTIN , *à Fiesque.*

Si mon abord , seigneur , peut embellir la fête.
Vous serez satisfait de mon empressement.

FIESQUE.

L'amitié vous convie et Fiesque vous attend.

FIN DU PREMIER ACTE.

# ACTE DEUXIÈME.

## SCÈNE PREMIÈRE.

ÉLÉONORE, FAUSTINE.

ÉLÉONORE.

NON, c'en est fait, Faustine, il faut que je le voie,
Il faut que devant lui mon âme se déploie.
Que je connaisse enfin le motif odieux
Qui m'ôte sa tendresse et le cache à mes yeux.
Ah! je regrette peu ces spectacles, ces fêtes,
Où son orgueil se plaît à faire des conquêtes.
Mais dans les bras d'une autre oublier mes ennuis,
Délaisser à la fois et sa femme et son fils!
Non, mon cœur est trop plein, je veux ici l'attendre,
Le voir.

FAUSTINE.

Dans ce salon! qu'osez-vous entreprendre?
Ce lieu, vous le savez, solitaire, écarté,
Par tout autre que lui doit être respecté.

ÉLÉONORE.

Ah! trop d'incertitude et m'accable et m'oppresse.
Il faut m'en délivrer.

FAUSTINE.

Laissez à sa tendresse,

A vos attraits, madame, un instant oubliés,
Le soin de ramener le volage à vos pieds.

ÉLÉONORE.

Ah! la douleur, Faustine, a flétri tous mes charmes.
Je n'ai que de l'amour, mon fils n'a que des larmes.
Sans doute une rivale...

FAUSTINE.

A ces transports jaloux,
Sur quel motif, hélas! vous abandonnez-vous?
Quoi! ces jeux, ces festins...

ÉLÉONORE.

Tout ce qui m'environne,
Tour à tour m'inquiète, ou m'afflige, ou m'étonne.
Sa conduite avec moi cache un profond secret.

FAUSTINE.

Ah! souvent l'ignorance est pour nous un bienfait.
Mais on vient. C'est lui-même. Évitons sa présence.
Sortons.

ÉLÉONORE.

Oui, de mes sens je crains la violence.
Allons, Faustine, allons soulager mes ennuis
En confondant mes pleurs avec ceux de mon fils.

(Elles sortent par une porte latérale.)

## SCÈNE II.

FIESQUE, à sa Suite.

Charmez, éblouissez, redoublez d'industrie,
Que tout soit riche, allez.

(Il reste seul, tire plusieurs lettres de son sein, les parcourt, en décachète une troisième, et lit:)

« Votre attente est remplie. »

(Il se lève et s'écrie avec transport.)

Elle est remplie ! — Enfin, je tiens entre mes mains
Tout ce qui peut suspendre ou hâter mes desseins.

## SCÈNE III.

FIESQUE, UN PAGE.

LE PAGE.

Seigneur, un inconnu vous demande audience.

FIESQUE.

Dans ces lieux ! Avez-vous oublié ma défense ?

LE PAGE.

Il est chargé, dit-il, d'un secret important.
J'ai pensé...

FIESQUE.

D'un secret ! allons, puisqu'il attend,

(Au Page.)

Je consens à le voir. Vous pouvez l'introduire.

(Il sort.)

Lorsqu'on veut tout prévoir, il faut de tout s'instruire.

## SCÈNE IV.

FIESQUE, TAMAYO, LE PAGE.

FIESQUE, *en considérant Tamayo.*

(Au Page.)

Approche. Et vous sortez. Nous voilà seuls tous deux.

(Il sort.)

Tu peux, sans nul danger, t'expliquer à mes yeux.

(A part.)

Il paraît indécis.

TAMAYO, *embarrassé.*

On ne peut nous surprendre?

FIESQUE.

Nul mortel sans mon ordre ici ne peut se rendre,
Parle sans crainte. Eh bien?

TAMAYO, *en confidence.*

On en veut à tes jours,
Et je connais la main à qui l'on a recours.

FIESQUE.

(A part.) (Haut.)
Est-ce un piége? Voyons. Crois-moi, quel qu'il puisse être,
Fiesque a trop de fierté pour redouter un traître.

TAMAYO, *s'approchant.*

Déjà de ce service il a reçu le prix,
Et peut-être au moment où je parle...

FIESQUE.

Poursuis.

TAMAYO.

Il trame contre toi quelque complot funeste :
Ce billet au surplus va t'apprendre le reste.

(Le Maure présente une lettre à Fiesque. Celui-ci la reçoit et se tourne, pour la lire, vers une glace qui est devant lui. Tamayo tire un poignard, pour le frapper par derrière, mais Fiesque s'en aperçoit, se retourne et le désarme.)

FIESQUE.

Arrête, malheureux. Maintenant, réponds-moi
Sans feinte, sans détour, ou c'en est fait de toi.

TAMAYO.

C'est ici, parmi vous, que j'appris l'art de feindre.
Parle sans menacer, j'écoute sans te craindre.

FIESQUE.

Quel es-tu? quel motif en ce lieu t'a conduit?

TAMAYO.

L'intérêt...

FIESQUE.

Quel dessein?

TAMAYO.

Ce poignard te l'a dit.

FIESQUE.

Quoi! tu m'assassinais?

TAMAYO.

J'ai promis de le faire,
J'ai dû l'exécuter; j'aurais vengé mon père.

FIESQUE.

Sans doute on t'a payé du danger que tu cours?

TAMAYO.

Oui, tu peux à ton gré disposer de mes jours.

FIESQUE.

Et si le sort eût mis les miens en ta puissance,
Qu'aurais-tu fait?

TAMAYO.

J'aurais assouvi ma vengeance.
Qu'attends-tu?

FIESQUE.

Loin de Fiesque un semblable dessein.
Tu te crois courageux, tu n'es qu'un assassin.

TAMAYO.

Un assassin! et vous qui, loin de ce rivage,
Portez partout le fer, la flamme et le pillage,

Vous que l'avidité fait traverser les mers
Pour troubler ma patrie et lui donner des fers ;
Qui, sans foi, sans remords, cruels, impitoyables,
Trafiquez chaque jour du sang de mes semblables,
Pour les vendre ou les faire expirer sous vos coups ;
Misérables Génois ! quel nom méritez-vous ?
Quels sont sur nous vos droits, réponds ?

FIESQUE.

Ceux de la guerre.

TAMAYO, *vivement.*

Dis plutôt ceux du crime. Ainsi quand la panthère,
De carnage altérée, attaque le passant,
Quand, la crinière éparse et l'œil étincelant,
Le lion descendu du sommet des montagnes,
Dévore en rugissant l'habitant des campagnes,
Alors, à votre exemple, ils exercent leurs droits,
Leur instinct est le vôtre, et leurs lois sont vos lois :
Mais ce n'est pas du moins à ceux de leur espèce
Que nuit leur cruauté, que leur fureur s'adresse ;
Ils ne déguisent pas sous le nom d'équité,
Leur penchant homicide et leur férocité.
Je suis captif, dis-tu, par les droits de la guerre,
Mais vous ai-je attaqués, fus-je votre adversaire ?
Avais-je enfreint vos lois pour me charger de fers ?
Je ne vous connus point au fond de mes déserts,
La chasse et le travail remplissaient ma journée ;
Ma vie était, sans vous, paisible, fortunée,
Je serais libre encore, au sein de mes enfants.
C'est vous qui, maîtrisant et les eaux et les vents,
Franchîtes les premiers ces barrières profondes
Dont la nature en vain a séparé nos mondes ;
Entraîné loin des lieux où j'ai reçu le jour,
Fait esclave, acheté, revendu tour à tour,

Vous avez pour me perdre, osé tout entreprendre :
Il me reste un poignard, j'ai le droit de le vendre.

FIESQUE.

Tu fais donc tout pour l'or ?

TAMAYO.

Étranger, sans appui,
Puisqu'il est tout pour vous, oui, je fais tout pour lui.

FIESQUE.

Et de cet attentat quel était le salaire ?

TAMAYO.

Cent ducats.

FIESQUE.

Que dis-tu ? cent ducats ! Téméraire !
Quoi ! ma vie à ce prix ! ma tête à cent ducats !
Gène et tous ses trésors ne la payeraient pas !
Tu connais donc peu Fiesque ou ton âme est bien vile.
On t'offrit cent ducats. Tiens, prends, en voici mille.

(Il lui jette une bourse.)

TAMAYO.

Et que me prescris-tu ?

FIESQUE.

De juger mieux de moi,
De reprendre ce fer.

TAMAYO, *vivement.*

Ordonne, il est à toi,
Dispose de mon bras, commande à mon audace,
Ton ennemi m'attend et peut-être, à ma place,
Une autre main s'apprète à te percer le sein.
On le dit tout-puissant.

FIESQUE.

Son nom?

TAMAYO.

C'est Jeannestin.

FIESQUE.

Jeannestin!

TAMAYO.

Il te hait, crains qu'il ne te prévienne;
Il demandait ta vie et je te dois la mienne,
Parle : si la vengeance a pour toi quelqu'attrait,
Tu n'as qu'à dire un mot.

FIESQUE.

Ce mot m'avilirait.
Si tu veux me servir....

TAMAYO.

Je suis prêt à tout faire :
Que faut-il?

FIESQUE.

J'ai besoin d'une main étrangère
Pour porter ce message au commandant du fort.

TAMAYO.

Donne et j'y vole.

FIESQUE.

Attends.

(Il tire ses tablettes et y trace quelques mots.)

TAMAYO, *stupéfait.*

Je lui donnais la mort,

(A part.)

Et loin de me punir, sa main me récompense!
Il est Génois, et sait dédaigner la vengeance!

Soit vertu, soit grandeur, à ce trait inouï,
Je sens mourir ma haine et mon bras est à lui.

FIESQUE *lui donne ses tablettes.*

Le voici : garde-toi de te laisser surprendre,
Il contient mon secret.

TAMAYO, *la main au poignard.*

J'ai de quoi le défendre.
Adieu !

(Il sort.

## SCÈNE V.

### FIESQUE, seul.

J'espère peu qu'il veuille me servir,
Mais je crains encor moins, s'il pense me trahir ;
Ces chiffres convenus, ces signes arbitraires,
Pour des yeux ennemis sont de froids caractères.

## SCÈNE VI.

### FIESQUE, ÉLÉONORE.

ÉLÉONORE.

Pardon ! si mon abord vient troubler vos loisirs.

FIESQUE.

Ah ! loin de les troubler, il prévient mes désirs.
Mais pourquoi ces soupirs ? Eh quoi ! toujours les larmes
Obscurciront vos yeux et terniront vos charmes !
Qui peut causer les pleurs dont je les vois baignés ?

ÉLEONORE.

Et vous le demandez, vous qui m'abandonnez !
Eh ! que m'importe à moi, délaissée et souffrante,

Tout ce vain appareil dont l'éclat vous enchante ?
Ces cercles si brillans, ces jeux si variés....

FIESQUE.

Me deviendraient plus chers, si vous les partagiez.
Pourquoi le front pensif, l'âme sombre, inquiète,
Fuyez-vous nos plaisirs pour chercher la retraite ?
Tant d'attraits sont-ils faits pour être ensevelis?

ÉLÉONORE.

Je suis mère. Ma place est auprès de mon fils.
Le presser dans mes bras, jouir de ses caresses,
Voilà tous mes plaisirs, mes grandeurs, mes richesses.
Je ne connais que lui, je ne vis que pour toi.
Mon époux et mon fils sont l'univers pour moi.
Mais crois-tu que jamais ma fierté se ravale
A découvrir ma honte aux yeux d'une rivale,
A souffrir ses dédains, à risquer quelqu'affront.
Ah ! si je dois passer mes jours dans l'abandon,
N'ajoute pas du moins aux tourmens de mon âme. . .

FIESQUE.

Eh ! que m'ordonnez-vous ?

ÉLÉONORE.

De respecter ta femme.

FIESQUE, *vivement.*

Pouvez-vous à ce point méconnaître mon cœur,
Et douter du pouvoir de vos charmes?

## SCÈNE VII.

### FIESQUE, ÉLÉONORE, UN PAGE.

LE PAGE.

Seigneur,
Vérinna vous demande un moment d'entrevue.

FIESQUE, *à Éléonore qui veut se retirer.*

Quoi ! vous voulez déjà vous soustraire à ma vue?
Sans daigner m'écouter !

ÉLÉONORE.

Eh ! que me direz-vous?

FIESQUE.

Qu'il n'est point de bonheur sans vous, pour votre époux.
(Au Page.)
Dites à Vérinna qu'il peut ici se rendre,
Et que dans peu d'instans je suis prêt à l'entendre.

(Le Page sort.)

ÉLÉONORE.

Qu'osez-vous espérer d'un pareil entretien?
Ce vieillard inflexible...

FIESQUE.

Est votre ami, le mien,
Attaché dès long-temps à toute ma famille.

ÉLÉONORE.

Vous vous garderez bien de parler de sa fille.

FIESQUE.

Quoi ! madame...

ÉLÉONORE.

Cessez de plaindre mon ennui.
Je sais tout.

FIESQUE.

Sachez donc que j'ai besoin de lui.
Ses voyages divers dans les cours étrangères
De son expérience ont accru les lumières.
Ce qu'en France en Espagne il a vu de pompeux,
Je le veux par ses soins reproduire en ces lieux.
Voilà dans quel dessein il cherche ma présence.
Qu'exigez-vous de plus?

ÉLÉONORE.

Un peu de vraisemblance.
Quoi! ce vieillard farouche et dont l'austérité
A blâmé tant de fois votre légèreté,
Rapproché de vos goûts et de l'âge où vous êtes,
S'abaisse maintenant à combiner des fêtes!
Que vous me jugez mal! Que d'art, que de détour,
Que vous perdez d'adresse à tromper mon amour!
Mais pourquoi donc, seigneur, tant de soins, de mystères,
Ces jeux, ce luxe outré, ces nombreux émissaires,
Cet ordre de ne point approcher de ces lieux,
Cet intérêt puissant qui vous cache à mes yeux,
Ces entretiens secrets à des heures précises???

FIESQUE.

L'art de charmer consiste à créer des surprises.
Un plaisir qu'on devine est à moitié perdu.
Voilà tout mon secret : vous l'avez entendu.

ÉLÉONORE.

Contre l'état ou toi quelque complot se trame.

FIESQUE.

Un complot contre moi ! qui l'oserait, madame ?

ÉLÉONORE.

C'est donc pour conspirer qu'ils ont sur toi les yeux.

FIESQUE.

J'ai, pour les déjouer, les miens fixés sur eux.
Qu'ils vengent, j'y consens, et mon nom, et ma race :
S'ils vont plus loin, ma main brisera leur audace.

ÉLÉONORE, *avec un sang-froid affecté.*

Et contre Jeannestin votre haine sans doute
Est éteinte ?

FIESQUE.

Haïr est un tourment.

ÉLÉONORE, *avec une explosion de véhémence.*

Écoute.

Ton cœur est dévoré par quelque passion :
C'est l'amour... oui, l'amour ou bien l'ambition.
Vérimna te seconde, et son expérience
Ou couvre tes penchans, ou guide ta vengeance.
Un dessein important vous occupe tous deux.
Je l'ai vu dans ton âme, il se peint dans ses yeux.
S'il est noble, élevé, tel que j'aime à le croire,
S'il sert également ton intérêt, ta gloire,
Quel qu'en soit le succès, quel qu'en soit le danger,
Je suis épouse et mère, et veux le partager.
Mais ne t'abuse pas. Si quelque perfidie
Devait sceller ma honte et mon ignominie,
Lasse enfin de souffrir, de me voir outrager :
Je suis femme, Génoise, et saurai me venger.

(Elle sort.)

## SCÈNE VIII.

FIESQUE, seul.

Qu'entends-je? nul mortel n'a pénétré mon âme,
Et mon secret pourtant est aux mains d'une femme:

(Après un moment de réflexion.)

Non, rien dans mes projets ne dépend du hasard.
Tous les fils de mon plan, rassemblés avec art,
Et se prêtant entr'eux un égal avantage,
Rompraient séparément sans briser mon ouvrage.
Ah! chère et tendre épouse! encor quelques instans
Et fier de mettre un terme aux maux que tu ressens,
Je rapporte à tes pieds, pour prix de tant de peines,
Le cœur de ton époux et l'hommage de Gènes.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

# ACTE TROISIÈME.

## SCÈNE PREMIÈRE.

VÉRINNA, SÉRANO, SELVA, introduits par un Page.

VÉRINNA.

Non, Fiesque est généreux, il nous doit son appui.
Ce qu'il fera pour nous, nous l'aurions fait pour lui.

SELVA.

Ah ! si des voluptés l'amorce enchanteresse
N'eût dégradé son âme, énervé sa jeunesse,
Nul ne pourrait, j'avoue, en nous prêtant les mains,
D'un crédit plus puissant étayer nos desseins.
Mais l'or et la mollesse ont flétri son courage.

VÉRINNA.

Il aime les plaisirs ; mais il hait l'esclavage,
Il hait les Doria de qui l'ambition
L'écarte des honneurs, opprime sa maison.
Où je me trompe, amis, ou cette indifférence
Cache un cœur ulcéré qu'embrase la vengeance ;
Mais qui, dans ses projets craignant de se tromper,
Diffère encor ses coups afin de mieux frapper.
Lions nos intérêts, réunissons nos haines.

SELVA.

Amis ! de ce secret dépend le sort de Gênes,

Avant de le livrer à quelqu'autre que nous
Parlez. Fiesque est-il sûr? nous en répondez-vous?

VÉRINNA.

Sur ma tête.

SELVA.

Songez...

VÉRINNA.

Je puis; je dois le faire.

SELVA.

C'est assez, d'un refus sa mort est le salaire;
Qu'il le sache, à ce prix j'y consens.

VÉRINNA.

Je le vois.

## SCÈNE II.

### VÉRINA, SÉRANO, SELVA, FIESQUE.

FIESQUE, *en entrant, avec noblesse et enthousiasme.*

Que je vais étonner ces superbes Génois!
Tout ce qui peut charmer, tout ce que l'opulence
Procure de délice, offre de jouissance,
Est ici rassemblé. Vous en serez témoins.

VÉRINNA.

Eh! quel temps choisis-tu pour prendre de tels soins!

FIESQUE.

Je veux que tout soit grand, que tout soit magnifique.
Spectacles, jeux, tournois, danses, festins, musique;
Que des arts réunis l'accord mélodieux
Énivre tous les cœurs, enchante tous les yeux.
Que partout le plaisir.....

VÉRINNA, *l'interrompant avec humeur.*

Trêve à ce vain langage :
Jeune homme ! as-tu dessein d'insulter à mon âge ?
Quoi ! c'est Fiesque qui parle ? as-tu donc oublié
L'orgueil de Jeannestin et son inimitié ?

FIESQUE.

Qu'il goûte les honneurs dont son âme est éprise,
Le plaisir est mon guide, et jouir ma devise.

VÉRINNA.

Quel oubli de toi-même, ou quelle indigne erreur
Fait sommeiller ton âme et dormir ta valeur,
Quand tout présage ici le trouble et les tempêtes !
Crains que les mêmes coups qui menacent nos têtes,
De ce honteux repos ne te fassent sortir ;
Que pour nous forcer tous à plier...

FIESQUE, *vivement et avec fierté.*

Moi ! fléchir !
Sans doute il est des cœurs d'une trempe vulgaire
Que le péril étonne et qu'un revers altère ;
Le mien, invariable autant qu'il est altier,
Peut rompre, Vérinna, mais ne saurait plier.
Quand il en sera temps, vous pourrez me connaître.

VÉRINNA, *vivement.*

Fais plus ! dès aujourd'hui sois tel que tu dois être :
Grand, noble, magnanime, et mérite à la fois
L'estime de toi-même et l'amour des Génois.
Tu vois qu'en deux partis le sénat se partage,
L'un veut la liberté, l'autre veut l'esclavage ;
C'est à toi de choisir. Le fougueux Jeannestin,
Servi par sa cabale et l'or de Charles-Quint,

Non content d'être doge, aspire au rang suprême.
Demain à pareille heure, et nous tous et toi-même,
Et l'état tout entier vont fléchir sous sa loi.

FIESQUE, *en les examinant.*

Et vous le souffrirez?

SELVA, *avec défiance.*

Nous attendons,.... et toi?

FIESQUE, *dissimulant à son tour.*

Moi! je laisse au hasard à régler ma conduite.

SELVA.

Nous n'avons plus qu'un jour.

FIESQUE.

Pourvu qu'on en profite,
Ce terme est assez long.

SÉRANO.

Il faut de grands moyens.

FIESQUE.

Il en est mille.

SELVA.

Eh bien?

FIESQUE.

Mais chacun a les siens.

SELVA.

Et l'on ne peut savoir?

VÉRINNA *se met entre eux.*

Quittons la défiance.
Selva! pour un grand cœur la feinte est une offense,
Fiesque! un mot suffira. Tu vois de tous côtés

Les esprits inquiets et les cœurs irrités,
Au nom de Jeannestin l'effroi public augmente,
Le présent fait horreur, l'avenir épouvante,
Et chaque citoyen, dans ce danger pressant,
Appelle la réforme et veut un changement.
Osons l'exécuter. Déjà Parme et Plaisance,
Contre les Doria m'ont offert leur puissance.
Rome même est pour nous, et semble à ces débats
Du haut du Vatican encourager nos bras.
Que dis-je? les Français chassés des murs de Gènes,
N'attendent qu'un signal pour épouser nos haines,
On s'observe, on se plaint, on s'agite indécis:
Tous les esprits sont mûrs.

SELVA.

Tous les moyens sont pris;
Le succès est certain et j'en réponds d'avance.

SÉRANO.

Parle: et je cours hâter les secours de Plaisance,
De Parme.

VÉRINNA.

Ils sont en route et marchent vers ces lieux.
Maintenant deux partis se montrent à tes yeux:
L'un, formé de flatteurs, veut Jeannestin pour maître;
L'autre demande un chef: réponds-nous, veux-tu l'être?

(Tous les yeux sont fixés sur Fiesque.)

FIESQUE.

Non.

(Étonnement général.)

SELVA, *la main à son poignard.*

Un pareil secret, s'il n'est bien accueilli,
Au sein du confident veut être enseveli.
Tu m'entends?

FIESQUE.

Penses-tu que ce fer m'en impose?
Je le répète. Non. Viens; frappe, si tu l'oses.

(Selva fait un mouvement. Sérano le retient.)

SÉRANO.

Arrête. Quoi! ce plan...

FIESQUE.

Est faux et mal conçu.
Vous voulez conspirer, et n'avez rien prévu.

VÉRINNA.

Quoi! Rome. Quoi! la France, et l'Italie entière
Ne t'offrent pour garant...

FIESQUE.

Qu'une vaste chimère
Qu'enfanta le délire et qu'un coup d'œil détruit.
Rome, je l'avouerai, souvent par son crédit,
En divisant les rois parvint à les abattre:
Mais Charles-Quint approche, et lorsqu'il faut combattre,
De vains foudres, lancés du haut du Vatican,
Pourront-ils, dites-moi, l'arrêter un moment?
Avez-vous, pour le vaincre, une armée en campagne?
Fermerez-vous le port aux vaisseaux de l'Espagne?
Ou bien espérez-vous que le dieu des combats
A réservé peut-être un prodige à vos bras?
On vous offre, il est vrai, des soldats intrépides;
Mais où sont vos trésors pour payer les subsides?
Qui de vous, dans un choc si fatal à l'état,
S'est chargé de pourvoir au besoin du soldat?
Les Français, dites-vous, épouseront vos haines.
Quoi! vous appelleriez des étrangers dans Gênes!

Qui, rentrés une fois, prompts à vous maîtriser,
Aggraveraient vos fers au lieu de les briser.
Loin de vous et de moi cette idée homicide!
Serait-ce dans le peuple où votre espoir réside?
Mais, jouet de l'intrigue et glaive à deux tranchans,
Souvent, vous le savez, dans ses vœux inconstans,
Le lendemain lui-même il s'acharne à détruire
Ce que la veille encore il brûlait de construire.
Où donc sont vos moyens? quel est votre pouvoir,
Et quel appui vous reste?

VÉRINNA.

Un noble désespoir,
Qui ne comptant pour rien les dangers, ni les peines,
N'envisage qu'un but, l'honneur d'affranchir Gênes.
J'ai peu de jours à vivre, et s'il faut les flétrir,
Je n'aurai pas du moins bien long-temps à rougir.
Mais toi, né pour la gloire, et dans la fleur de l'âge,
Toi que Jeannestin hait, que sans cesse il outrage,
Qu'il va compter bientôt au rang de ses sujets:
Pourrais-tu, réponds-nous, sans honte et sans regrets,
Accablé sous le poids d'une main ennemie,
Vouer au déshonneur les trois-quarts de ta vie?
Si tu peux t'y résoudre, ah! garde ton appui.
Nous le combattrons seuls.

SELVA.

Toi, va ramper sous lui.

FIESQUE, *avec fierté.*

Génois! modérez-vous. Autant que vous peut-être
Et j'aime ma patrie, et j'abhorre un tel maître:
Mais consultez vous-même et les lieux et les temps.
Les révolutions, amis, sont des torrens

Dont le cours orageux et les ondes rebelles
Entraînent et le peuple et ses chefs avec elles.
Votre projet est grand ; mais son succès douteux.
Et plus il est hardi...

VÉRINNA, *vivement.*

Plus il est glorieux.

FIESQUE, *avec une explosion de joie.*

C'est trop dissimuler. Ami ! que je t'embrasse.
Ah ! loin de retenir ou blâmer votre audace,
Je veux à Jeannestin porter les premiers coups...

VÉRINNA, *étonné.*

Qu'entends-je ! quoi ! ton cœur...

FIESQUE.

Et mon bras sont à vous.
Sachez que ce repos, cette indolente vie,
Loin d'être un vil sommeil, est l'effort du génie.
Sachez que ces festins, ces plaisirs somptueux,
Ces fêtes dont j'occupe et son âme et ses yeux,
Ces dehors affectés d'une oisive jeunesse,
Livrée aux passions, en proie à la mollesse,
Ne sont qu'autant de fleurs qui servent à couvrir
Le gouffre où je l'entraîne, et qui doit l'engloutir.
Dès long-temps en secret j'ai médité sa chute.
Le plan que vous formiez...

SÉRANO.

Eh bien ?

FIESQUE.

Je l'exécute.
L'abîme est sous ses pas, et ma main l'y conduit.
Il va tomber...

VÉRINNA, *vivement.*

Comment?

SELVA, *vivement.*

Quand?

SÉRANO, *vivement.*

Demain?

FIESQUE.

Cette nuit.

VÉRINNA, *étonné.*

Se peut-il?

FIESQUE, *tire un papier.*

Chaque instant hâte ce grand ouvrage.
Lisez.

VÉRINNA, *lit.*

(A Fiesque.)

Plan d'une fête. Est-ce un nouvel outrage?

FIESQUE.

Oui, c'est un plan de fête aux yeux de l'indiscret,
Du traître qui voudrait surprendre mon secret :
Mais pour nous tous qu'opprime une injuste puissance,
Ce projet est le plan de notre délivrance.
Écoutez. Six vaisseaux protégés par le fort
N'attendent qu'un signal pour entrer dans le port.
Mes vassaux sont armés. Un grand nombre est dans Gêne,
D'autres en ce moment font insurger la plaine.
Le peuple et la noblesse également aigris,
Ou flattés par l'espoir, ou par mon or séduits,
A nos ressentimens prêtent leur assistance.
L'arsenal est à nous. Les guerriers de Plaisance,
Sans armes et sans bruit dans la campagne épars,
Sont à l'heure où je parle, autour de nos remparts,

D'où, par un souterrain qui communique aux portes,
Ils pourront aussitôt se joindre à mes cohortes.
Tout est prêt. Un coup d'œil peut tous les réunir.
Un autre au même instant peut tous les faire agir.
Armes, trésors, soldats, tout est en ma puissance.
Nous n'avons qu'à frapper.

(Éléonore se fait apercevoir à la porte.)

SELVA, *à demi-voix.*

Léonore.

SÉRANO, *à demi-voix.*

Silence.

## SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, ÉLÉONORE, dans le fond.

FIESQUE.

(Changeant de visage et continuant la conversation du ton le plus gai.)

Faire naître la joie et régner le plaisir,
Voilà quels soins, amis, nous avons à remplir.
Ah! si de nos aïeux la gloire et le courage
Du Génois indolent ne sont plus l'héritage,
Si des enfans du Tibre, oubliant la fierté,
Il a loin de ces bords vu fuir la liberté;
A l'univers du moins prouvons que l'Italie,
En conservant les arts, conserva son génie.

(En jetant un regard significatif sur chacun des conjurés.)

Que, fidèle surtout au plan que j'ai tracé,
Chacun garde le poste où je l'aurai placé.

(A Selva.) (Bas.)

Vous dans le palais même. Il recèle les armes.

(A Sérano.)

Vous au jardin. Les fleurs ont toujours quelques charmes.

(Bas.) (A Vérinna.)

Mes vassaux s'y rendront. Vous, Vérinna...

(Il feint d'apercevoir seulement Éléonore.)

Mais quoi !

C'est vous ?

ÉLÉONORE, *avec ironie.*

Ce plan n'est-il un secret que pour moi ?

Permettez...

FIESQUE.

Mon dessein était de vous surprendre,

Madame, si pourtant vous désirez apprendre...

(Il lui remet le papier.)

ÉLÉONORE, *lit.*

(Bas.)

« Plan d'une fête ». Eh quoi ! ne puis-je découvrir !...

FIESQUE, *de l'air le plus galant.*

Je comptais, vous voyez, sur vous pour l'embellir.
Eh ! que seraient sans vous nos spectacles, nos fêtes !
La joie et le bonheur sont aux lieux où vous êtes.
Votre aspect le fait naître, il charme nos loisirs,
Dissipe nos ennuis, ajoute à nos plaisirs,
Et, parsemé de fleurs ainsi que notre aurore,
Le déclin de nos jours s'en embellit encore.
Votre rôle est de plaire et charmer votre emploi.

ÉLÉONORE.

Et vous, léger, galant, sans doute loin de moi,
Volant de groupe en groupe, offrant à chaque belle
D'un cœur partout ouvert la conquête nouvelle,
Vous ne pensez ailleurs m'imposer tant de soins
Qu'afin de n'avoir pas mes regards pour témoins.

Mais ne l'espérez pas, au festin, à la danse,
Dans la foule, à l'écart, à l'ombre du silence,
Au fond de nos bosquets, au milieu de vos jeux,
Mes pas suivront vos pas, mes yeux suivront vos yeux:
Quelqu'écarté que soit le lieu qui vous recèle,
L'instant de son triomphe est le dernier pour elle.

(A Sérano et à Selva.)

Vous, redoutez les maux qui vont fondre sur vous,
Cet écrit n'est un piége où l'on vous jette tous,

(A Vérinna.)

Un piége affreux! Et toi, si ta fille t'est chère,
Si tu connais la tâche et les devoirs d'un père...
Je ne dis plus qu'un mot, profite de l'aveu,
Crains ou son déshonneur, ou ma vengeance. Adieu.

(Elle sort.)

## SCÈNE IV.

### FIESQUE, VÉRINNA, SÉRANO, SELVA.

(Les Conjurés examinent Fiesque avec défiance.)

SELVA.

Pourrais-tu nous tromper?

SÉRANO.

Déshonorer Julie!

VÉRINNA.

Eh bien?

FIESQUE, *avec hauteur.*

Prétendez-vous que je me justifie?
C'est me connaître mal que douter de ma foi,
Et votre défiance est un affront pour moi.
Si les cris d'une femme et sa vaine menace
Peuvent loin du péril ébranler votre audace;

Qu'attendrai-je de vous au moment des combats,
A l'aspect des dangers qui naîtront sous vos pas?
Allez porter ailleurs, cœurs faibles et crédules,
Vos soupçons outrageans, vos projets ridicules,
Pour accomplir les miens et frapper ces grands coups,
Fiesque, dont vous doutez, n'a pas besoin de vous.

VÉRINNA.

Non, nous n'en doutons plus. Ta fierté nous rassure.
Pour toi comme pour nous le doute est une injure;
Commande, et tu verras, avant la fin du jour,
Si nous savons...

FIESQUE, *leur impose silence.*

On vient.

## SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, UN PAGE, ensuite TAMAYO.

LE PAGE.

Ce Maure est de retour.

FIESQUE.

(A Vérinna.)
Qu'il paraisse. Restez. Voyons ce qu'il m'annonce.

TAMAYO.

J'ai vu le commandant, et voici sa réponse.
(Il lui remet ses tablettes.)

FIESQUE.

Il suffit.

TAMAYO, *d'un air de confidence.*

J'ai fait plus et tu dois à mes soins
De compter dès ce jour un ennemi de moins.

FIESQUE.

Poursuis.

TAMAYO.

De Jeannestin un secret émissaire
Au sortir du palais m'observe avec mystère,
Je m'éloigne, il s'approche, il s'attache à mes pas;
Je détourne les miens, il ne me quitte pas,
Dans un lieu solitaire, à la fin je l'attire,
Il me suit, je m'élance...

FIESQUE.

Eh bien?

TAMAYO.

Le traître expire.
Son corps pâle et sanglant est à deux pas d'ici,
Et voici le papier que j'ai trouvé sur lui.

(Il lui donne un papier.)

FIESQUE, *indigné.*

Ciel! un assassinat! — Sors de ces lieux, perfide!
Je voulais un service, et non un homicide.
Fuis, te dis-je, ou je laisse au glaive de la loi
A purger cet état d'un monstre tel que toi.

TAMAYO, *stupéfait.*

Qu'ai-je entendu! quoi donc! j'ai servi ta vengeance,
Et le trépas, dis-tu, serait ma récompense!!!

FIESQUE.

Oui, tu l'as mérité.

TAMAYO, *à part.*

Quel changement soudain!
Tantôt doux, familier, maintenant dur, hautain.
Voilà comme ils sont tous! Espoir fol et bizarre!

Je cherchais un cœur juste en ce climat barbare :
Mais, lâches et cruels, sans âme ni pitié,
Comment connaîtraient-ils le prix de l'amitié !

(À Fiesque.)

Chargé de ton secret, il fallait le défendre,
Et tu veux m'en punir ! je m'y devais attendre.
L'ingratitude étant le vice le plus bas,
J'aurais été surpris qu'un Génois ne l'eût pas.
Tu m'ordonnes de fuir : cet ordre est un outrage ;
Mais ton secret me reste et j'en vais faire usage.

(Il sort.)

(Sérano et Selva mettent la main à leur poignard, et font un mouvement pour l'arrêter.)

FIESQUE.

Laissez-le, il ne sait rien.

## SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, excepté TAMAYO.

FIESQUE, *regardant le billet remis par Tamayo.*

Que vois-je ! « A Jeannestin. »
Lisons : « Osez, Seigneur, et vous régnez demain ;
» Les ordres sont donnés ; une main ferme et sûre
» Se charge enfin du soin de venger votre injure.
» L'esclave qui vous sert, pour tromper tout soupçon,
» Se rendra dans la nuit au bosquet d'Apollon,
» Où vous pourrez tous deux, dans l'ombre et le silence,
» Concerter entre vous l'instant de la vengeance.
» Encor quelques momens, et, si vous m'en croyez,
» Demain Fiesque est sans vie, et Gênes à vos pieds. »

## SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, UN PAGE.

LE PAGE *annonce.*

Jeannestin!

VÉRINNA, *étonné.*

Jeannestin!

SELVA.

Quel contre-temps funeste!

Que faire?

FIESQUE.

Du sang-froid, et je réponds du reste.

## SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, JEANNESTIN, suivi de deux Domestiques.

JEANNESTIN.

(Il regarde les Conjurés l'un après l'autre d'un œil sévère.)

On ne m'a point trompé : Vérinna dans ces lieux!

(A Sérano et à Selva.)

Et vous aussi, Seigneurs?

FIESQUE.

Je mettais sous leurs yeux
Le plan que j'ai conçu pour embellir la fête,
Et rendre plus piquans les plaisirs qu'on apprête.

JEANNESTIN.

Et ces soldats nombreux, dispersés avec soin
Autour de nos remparts, en avez-vous besoin?
Songez que je sais tout.

FIESQUE.

Pourquoi donc ces alarmes?
Sans doute, vous savez aussi qu'ils sont sans armes.

JEANNESTIN, *surpris.*

Sans armes! quel motif peut donc guider leurs pas?

FIESQUE.

Puisque vous savez tout, vous ne l'ignorez pas.

JEANNESTIN.

Peut-être vous pourriez me donner des lumières
Qui... Mais ce n'est pas tout : ces vaisseaux, ces galères,
Retenus dans le port...

FIESQUE, *l'interrompant.*

N'attendent que le vent
Pour prendre leur essor vers les mers du Levant.
Enfin, je l'avouerai, cet appareil de guerre,
Ces soldats, ces vaisseaux dont je vous fis mystère,
N'ont été, dans le port, par mon ordre amenés,
Que pour offrir demain aux Génois étonnés
L'image du combat célèbre et téméraire
Qui, sous les murs de Naple, illustra votre père.
Si cet aveu ne peut rassurer votre esprit,
Examinez vous-même, et jugez.

(Il lui présente le plan de la fête.)

JEANNESTIN.

Il suffit.
Un soin plus important auprès de vous m'amène.
Je demande justice.

FIESQUE.

Et vous l'aurez sans peine.
Parlez.

JEANNESTIN.

Tout près d'ici, dans un lieu détourné,
Un des miens à l'instant vient d'être assassiné.
Le meurtrier, dit-on, d'un pas ferme et tranquille,
Dans ce palais, chez vous, vient chercher un asile.
D'où vient cet intérêt et que dois-je en penser?

FIESQUE.

Qu'on cherche à nous aigrir, qu'on veut nous diviser.
Quoi? vous me soupçonnez de protéger le crime!
Moi, né pour le plaisir, moi que la joie anime.
A votre tour, seigneur, permettez: ce matin,
Un assassin gagé m'allait percer le sein;
Déjà le fer fatal est levé sur ma tête,
Je vois le mouvement, me retourne, l'arrête;
L'œil encor menaçant et le bras suspendu:
« Ce crime, me dit-il, est l'ouvrage d'un autre. »
Il m'en nomme l'auteur.

JEANNESTIN.

Et ce nom?

FIESQUE.

Est le vôtre.

JEANNESTIN.

Le mien!

FIESQUE.

Vous vous troublez?

JEANNESTIN.

Un soupçon aussi bas,
Peut m'étonner, seigneur, mais ne me trouble pas.

FIESQUE.

J'aime à le croire; aussi, démêlant l'artifice,
J'ai chassé l'imposteur.

JEANNESTIN.

Vous me rendiez justice.

FIESQUE.

Vous le voyez, seigneur, le mensonge odieux
Tour à tour nous attaque et nous poursuit tous deux.
Désormais, croyez-moi, sourds à la calomnie,
A la voix des flatteurs, aux clameurs de l'envie;
Suivons, sans nous haïr, le cours de nos destins.
Le vôtre vous appèle aux honneurs souverains,
L'éclat des dignités, voilà votre héritage :
Mes vœux sont plus bornés, jouir est mon partage.
Cependant commandez : mon palais va s'ouvrir,
S'il cache l'assassin, on pourra s'en saisir.
La justice le veut : mais l'ennui, la tristesse
Sont les seuls ennemis, seigneur, qu'on y connaisse.

JEANNESTIN.

J'en vois d'autres pourtant, et qui ne sont pas loin.

FIESQUE.

Daignez les indiquer?

JEANNESTIN.

Il n'en est pas besoin.
Vérinna, s'il voulait, les nommerait sans peine.

VÉRINNA.

Je vous entends. Mon cœur ne connaît point la haine.
Le juste a mon respect, le faible ma pitié,
Le méchant, mais lui seul, a mon inimitié.
Voilà quel sentiment et me guide et m'anime.
S'il ne m'a point acquis des droits à votre estime,
Il a prouvé du moins que Vérinna jamais
N'a trahi l'équité ni fait grâce aux forfaits.

FIESQUE, *l'interrompant.*

Écartons ces débats : la haine est-elle faite
Pour troubler les apprêts d'une si belle fête !
La gloire a ses héros, la cour ses favoris,
Le plaisir, à son tour, doit avoir ses amis.

(A Jeannestin.)

Augmentez-en le nombre, et qu'aujourd'hui la joie
Soit le seul sentiment qu'en ces lieux on déploie.

(A Vérinna.)

Vous qui, loin de ces murs, passant vos premiers jours,
Avez vu la splendeur et le faste des cours,
Je vous remets ce plan, réglez en l'ordonnance;
Ajoutez, s'il se peut, à sa magnificence.
Vous savez mes desseins : unissons nos efforts,
Prodiguez ma fortune, épuisez mes trésors.
De tout ce qui séduit empruntez la magie,
Que ce jour solennel, le plus beau de ma vie,
Offrant de mille jeux le spectacle enchanteur,
Soit du bonheur public l'heureux avant-coureur.

(A Jeannestin.)

Songez que c'est à vous de présider la fête.

JEANNESTIN.

S'il est en mon pouvoir elle sera complète.

FIESQUE.

Pour vous y recevoir tous les cœurs sont d'accord ;
Le plaisir est mon but.

JEANNESTIN, *à part.*

Et le mien c'est ta mort.

(Ils sortent.)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

# ACTE QUATRIÈME.

Le théâtre représente une vaste terrasse baignée par la mer. Cette terrasse est fermée par trois portes dont la principale conduit au palais de Fiesque, dont on aperçoit un pavillon. Des deux autres, l'une est censée à la ville, l'autre au port. Chacune de ces portes est gardée par un factionnaire. On voit de distance en distance des faisceaux d'armes, et sur le second plan, à droite du spectateur, l'entrée d'un bosquet, décorée d'une statue d'Apollon. La nuit commence, et il règne le plus grand silence.

## SCÈNE PREMIÈRE.

### FIESQUE, VÉRINNA, SÉRANO, SELVA.

FIESQUE.

L'INSTANT approche, amis, déjà la nuit plus sombre
Prête à ce grand dessein son silence et son ombre.
N'a-t-on rien oublié ?

VÉRINNA.

Tes ordres sont remplis.
Tous nos amis sont prêts, tous les postes garnis ;
D'avance à chacun d'eux j'ai tracé sa conduite.

FIESQUE.

De notre ensemble, amis, dépend la réussite.
(A Vérinna.)
J'ai besoin, tu le sais, de certains sénateurs.

VÉRINNA.

Ceux que Jeannestin compte au rang de ses flatteurs
Parmi les conviés ont déjà pris leur place.

FIESQUE.

C'est là que j'ai marqué l'instant de leur disgrâce.
Ramper, voilà leur lot : mais ceux dont la fierté
A repoussé l'intrigue et fui l'iniquité,
Par qui la vérité s'est toujours fait entendre :
Ceux-là.....

VÉRINNA.

D'après ton ordre ici doivent se rendre.
Mais à leurs yeux, crois-moi, dérobons nos secrets.
Quelqu'indiscrétion....

FIESQUE.

J'en crains peu les effets.
Les moyens que j'ai pris me répondent d'avance,
Sinon de leur appui, du moins de leur silence.

(A Selva.)

Vous, courez avertir le commandant du fort.

(A Sérano.)

Vous, faites approcher les galères du port.

(A Vérinna.)

Vous, dès qu'en cette enceinte on aura vu paraître
Les sénateurs qu'ici je vous ai fait connaître,
Ordonnez qu'on m'appelle, afin que par mes yeux,
Je juge des secours qu'on peut attendre d'eux.

(A Selva et Sérano.) (A Vérinna.)

On vient. Allez, et vous, suivez-moi.

(Il sort avec Vérinna par la porte principale, Selva et Sérano par celle qui conduit au port.)

## SCÈNE II.

CAPELLO entre par la porte opposée.

Plus j'avance,
Plus mon étonnement redouble. Ce silence,
Cet air de solitude et cette obscurité,
Intriguent mon esprit de soupçons agité.
Il m'annonce une fête, il m'invite à m'y rendre,
Est-ce pour me jouer? est-ce pour me surprendre?

(Il heurte du pied contre un faisceau d'armes.)

Quoi! des gardes partout! des armes en faisceaux!
Je ne m'abuse pas, on trame des complots.
Un attentat horrible, un crime affreux s'apprête.

## SCÈNE III.

CAPELLO, VIVALDI, et autres Sénateurs.

CAPELLO.

Est-ce vous, mes amis? vous venez à la fête?
Défiez-vous....

VIVALDI.

Pourquoi ce regard interdit,
Cette voix altérée?

CAPELLO.

Amis, on nous trahit.
Fiesque est un scélérat!

VIVALDI.

D'où vous vient cette crainte?

CAPELLO.

Ces armes, ces soldats placés dans cette enceinte,

Ce silence, ... la nuit qui règne autour de nous,
Et dont il a besoin....

(Il arrive d'autres Sénateurs.)

Venez, approchez tous,
C'est le même danger ici qui nous menace :
Ayons le même esprit, ayons la même audace.
Fiesque nous trompe. Au lieu d'un vain amusement,
C'est peut-être la mort, la mort qui nous attend.
Ne croyez pas, amis, que ma crainte exagère :
Ces armes, ces soldats, cet appareil de guerre
Vous dit assez....

VIVALDI, *vivement.*

Eh bien! de cette trahison,
Courons tous de ce pas lui demander raison.
Allons.

(Ils marchent vers la porte principale. On leur en défend l'entrée. Grand étonnement.)

On n'entre pas! Le traître est invisible!
Mais puisqu'à nos regards il est inaccessible,
Laissons là le perfide, et de son attentat
Allons à l'instant même informer le sénat.
Sortons.

(Ils vont vers la porte par laquelle ils sont entrés. Même refus de la part du factionnaire.)

CAPELLO.

Vous le voyez!

VIVALDI.

Comment! on a l'audace
De retenir nos pas!

CAPELLO.

On fait plus : on menace.
Écoutez : un signal!

(On entend un bruit de fanfare. L'effroi redouble.)

Il n'en faut plus douter ,
Le crime qu'il médite est tout près d'éclater.

VIVALDI.

Un seul parti nous reste , osons en faire usage ,
Le poignard à la main frayons-nous un passage.
N'hésitons pas , allons , secondez mes efforts.

( Les deux factionnaires croisent leurs armes. )

L'OFFICIER, *d'une voix forte.*

Si vous faites un pas de plus : vous êtes morts.

VIVALDI.

C'est vous qui périrez. Marchons !

( Ils se préparent à forcer le passage. )

## SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS , FIESQUE , VÉRINNA ,
précédés de flambeaux.

FIESQUE , *armé d'une cuirasse, et le casque en tête.*

Arrêtez !

VIVALDI.

Traître !
De quel front , devant nous , oses-tu reparaître ?
Viens-tu nous outrager ? viens-tu pour nous braver ?
Quel est ton but enfin ? réponds.

FIESQUE.

De vous sauver.
Gagés par Jeannestin , des assassins serviles ,
A l'heure où je vous parle , entourent vos asiles.
On a suivi vos pas , on a compté les coups
Qui devaient au retour frapper chacun de vous.

En sortant de ce lieu vous tombiez leurs victimes :
Je vous fis retenir. Eh bien ? quels sont mes crimes ?
Que me reprochez-vous ?

CAPELLO.

Et pourquoi ces détours,
Ces armes, ces soldats ?

FIESQUE.

Pour défendre vos jours.
Connaissez Jeannestin.

VIVALDI.

Quoi ! ses vils émissaires....

FIESQUE.

En doutez-vous encor ? lisez ces caractères....

( Vivaldi prend le papier. Les Sénateurs se pressent autour de lui, pour le lire à la lueur des flambeaux. Pendant cette lecture Fiesque dit à Vérinna à demi-voix. )

Vous, de son contenu, dès qu'ils seront instruits,
Faites qu'à Jeannestin ce billet soit remis.
Que dans son propre piége il tombe et s'embarrasse.

CAPELLO.

Le traître !

FIESQUE.

Vous voyez ses projets, son audace,
Et le danger auquel vous venez d'échapper.

VIVALDI.

Le monstre ! d'un seul coup il veut tous nous frapper.

VÉRINNA.

Votre perte est jurée.

VIVALDI.

Il faut jurer la sienne.

FIESQUE *s'élance au milieu d'eux.*

Le perfide ! s'il n'eût demandé que la mienne !
Et que dis-je ! trois fois dirigé par sa main,
Un poignard homicide a menacé mon sein ;
Et trois fois le poison, servant sa jalousie,
S'apprêtait, par son ordre, à m'arracher la vie.
Nul crime, de sa part, ne peut plus m'étonner.
Il respire pourtant, Fiesque sait pardonner.
Mais appeler l'Espagne, et rendre tributaires,
Son pays et soi-même et nos fils et nos pères ;
Fouler aux pieds les lois qu'il devait protéger :
Voilà quels attentats nous avons à venger.
J'ai pesé vos besoins, j'ai prévu vos alarmes,
On a proscrit vos jours et vous êtes sans armes.
En voici. Que faut-il de plus pour nos desseins ?
Notre ennemi commun ? son sort est dans vos mains.
Vous avez tout, amis, pour hâter sa défaite.
Armes, trésors, soldats, et Fiesque à votre tête.
Maintenant, sénateurs, c'est à vous de juger
S'il faut vivre opprimés ou s'il faut nous venger.
Qu'avez-vous résolu ? répondez.

VIVALDI.

De te suivre,
De rétablir nos lois ou de cesser de vivre.

CAPELLO.

Et ce grand changement quand doit-il arriver ?

FIESQUE.

Le jour l'a commencé, la nuit doit l'achever.

## SCÈNE V.

Les précédens, SÉRANO accourt.

SÉRANO.

Sauvez-vous ! Doria sait tout.

FIESQUE.

Que veux-tu dire ?

SÉRANO.

Que nous sommes perdus si l'on ne se retire.

CAPELLO, *effrayé.*

Que dis-tu ? on sait tout.

VIVALDI.

Nous aurait-on trahis ?

SÉRANO.

Oui, nous le sommes.

VIVALDI.

Quoi ! le doge....

SÉRANO.

A tout appris :
Un Maure à l'instant même, admis en sa présence,
Vient de tous nos desseins lui donner connaissance.

CAPELLO.

S'il en est ainsi, fuyons, ou c'en est fait de nous.
Sa vengeance nous suit.

(Ils veulent se séparer.)

FIESQUE.

Restez : où courez-vous ?
Capello ! Vivaldi ! pourquoi cette retraite ?
Que craignez-vous ?

CAPELLO.

Sortons.

FIESQUE.

Soldats! qu'on les arrête.

CAPELLO.

Quoi! tu veux....

VÉRINNA.

Croyez-vous que cette lâcheté,
Garantisse vos jours, vous mette en sûreté?
Si le doge sait tout, cette imprudente fuite
Pourra-t-elle empêcher l'attentat qu'on médite?
Instruit de vos desseins, informé de vos noms,
Ne peut-il vous atteindre au sein de vos maisons?
Et si vous évitez la vengeance du père,
Aux poignards de son fils pensez-vous vous soustraire?
Quel est donc votre espoir et le but de vos soins?
Séparés, fugitifs, en périrez-vous moins?

FIESQUE.

Cœurs faibles! voilà donc cette ardeur, ce courage,
Dont vous faisiez tantôt un si grand étalage.
Un seul mot vous effraie, un mot vous fait pâlir.
Quand on tient à la vie on est fait pour servir.
Mais connaissez enfin l'erreur qui vous abuse,
Ce Maure dont on parle et qu'ici l'on accuse
D'avoir à Doria dévoilé nos secrets,
Bien loin de les trahir, a servi mes projets.
C'est par mon ordre exprès que sous cette apparence,
D'un vieillard soupçonneux trompant la vigilance,
Il a par des rapports concertés entre nous,
Endormi sa prudence et détourné ses coups.

VIVALDI.

Quoi ! ce Maure ?....

FIESQUE.

Est à moi.

VIVALDI.

Cet ordre ?

FIESQUE.

Un stratagême.

CAPELLO.

Ce rapport ?...

FIESQUE.

Un détour que j'inventai moi-même.
Nos tyrans sont trompés, tous leurs pas épiés.
La foudre est sur leur tête, un volcan sous leurs pieds.

VIVALDI.

Eh bien ! commande.

(Ils se disposent à suivre Fiesque.)

## SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, SELVA accourt.

SELVA, *bas à Fiesque.*

Un mot. Tu sais ce qui se passe.

FIESQUE.

Je sais que rien ne peut ébranler leur audace,
Qu'il n'est aucun d'entr'eux...

SELVA, *à demi-voix.*

On a tout découvert,
Te dis-je.

FIESQUE.

(Bas.) (Haut.)
Garde-toi... Vous voyez, tout nous sert,
(A Vérinna.)
Le temps, le lieu. Sachons diriger leur courage.
(Aux Conjurés.)
Je compte sur vos bras, le reste est mon ouvrage.

VIVALDI.

Il suffit. Armons-nous.

(Au moment où ils vont saisir les armes, on frappe à la porte. Grand silence.)

CAPELLO.

Que veut dire ce bruit?

VIVALDI.

Il redouble, écoutons.

(On frappe de nouveau.)

FIESQUE.

Au milieu de la nuit!
Encore? Que veut-on? Quelle insolence extrême!

UNE VOIX DU DEHORS.

Ouvrez.

CAPELLO, *avec effroi.*

Dieux! c'est sa voix. C'est Doria lui-même.

VIVALDI.

Doria!

TOUS LES CONJURÉS.

Doria!

(La frayeur est à son comble.)

FIESQUE.

Quel trouble! quel effroi!

CAPELLO.

Plus d'espoir! il sait tout.

FIESQUE.

Reposez-vous sur moi.

VIVALDI.

Il ne pardonne pas.

FIESQUE.

Dissipez vos alarmes.

(On recommence à frapper. Fiesque jette tout à coup casque et cuirasse, et dit aux factionnaires.)

Soldats, retirez-vous. Vous, éloignez ces armes.
Apportez des flambeaux. Qu'on fasse en même temps
Retentir le palais du son des instrumens;
Que du plaisir ici tout offre l'apparence.

(A Vérinna.) (A Selva.)

Vous, ayez l'œil à tout. Vous, à quelque distance,
Du moindre mouvement songez à m'avertir.
Vous savez le signal. Allez; je vais ouvrir.

(Pendant qu'il donne ces ordres, les armes sont emportées, la cour qui était sombre est éclairée d'un grand nombre de flambeaux, et le silence qui y régnait est interrompu par une symphonie qui s'exécute dans le palais. Fiesque va ouvrir.)

## SCÈNE VII.

DORIA, précédé de deux flambeaux, FIESQUE.

FIESQUE, *jouant la surprise.*

Quoi! vous-même, seigneur, sans suite, sans cortége!

DORIA.

D'un cœur pur et sans fiel tel est le privilége.
Je n'en ai pas besoin quand je viens près de toi.
L'amitié m'y conduit. Tu veilleras sur moi.

FIESQUE.

Vous plaît-il d'avancer vers le lieu de la fête?

DORIA, *avec expression.*

Tu m'y réserves donc une place?

FIESQUE.

Elle est prête.

DORIA.

Mets ta main sur mon cœur, sens palpiter ce sein,
Et juge...

FIESQUE.

Des sanglots!

DORIA.

Ah! Fiesque! le chagrin
A flétri sans retour la fin de ma carrière.
Mais le plaisir t'appelle, et je viens t'en distraire.

FIESQUE

Ah! ne le croyez pas : mais de ce noir souci
Quel est l'objet? parlez.

DORIA.

Tu le veux. Le voici.
J'ai besoin de ton cœur pour épancher mes peines.
Écoute. — Un des soutiens de la grandeur de Gênes,
Qui par de longs travaux et mille exploits divers,
Ont conquis avec moi la liberté des mers,
Allait finir sa vie et terminer sa gloire.
Je vole à lui. « Je meurs au champ de la victoire,
» Dit-il, mon cœur est pur et la paix dans mon sein;
» Mais il me reste un fils que je laisse orphelin.
» Je lui lègue tes soins et te nomme son père. »
Je promis : il mourut. Hélas! la même terre

Que n'a-t-elle à tous deux pu servir de tombeau !
Je revins : cet enfant presqu'encore au berceau,
De mes soins paternels attendait la présence.
Que de charmes déjà brillaient dans son enfance !
Mille traits de noblesse à son âge inconnus
Embellissaient l'éclat de ses jeunes vertus :
Mais un lustre de plus eut fait à peine éclore
Le germe des talens qu'annonçait son aurore,
Qu'élancé de sa sphère il devint à la fois
Et l'idole du peuple et l'espoir des Génois.

FIESQUE.

Vous soupirez !

DORIA.

Bientôt ma débile vieillesse,
Qui guida son enfance, instruisit sa jeunesse.
Né fier, impétueux, la glace de mes ans
De son âge fougueux tempérait les élans.
Enfin, pour les emplois formant son caractère,
Des honneurs en mon nom il s'ouvrit la carrière.
Que pourrais-je ajouter ! hors ces dons précieux
Qu'on tient de la nature ou bien de ses aïeux,
De ma main complaisante, il reçut tout le reste.
Je l'aimais comme un fils. — Eh bien ! il me déteste.
Mais ce qui plus encore a droit de m'étonner,
Pour prix de mes bienfaits... il veut m'assassiner !

FIESQUE.

Lui, vous assassiner ! Sans doute une méprise...

DORIA.

Non, non, de son dessein la preuve m'est acquise.

FIESQUE.

Quel ingrat, quel perfide, et sans âme et sans foi !...

DORIA.

Arrête. Cet ingrat, ce perfide, c'est toi !

FIESQUE.

Moi ! ! !

DORIA.

Va, ne t'arme pas d'une vaine éloquence.
Regarde. Je suis vieux, mon âge est sans défense.
Le tumulte et la joie environnent ces lieux.
Nous sommes seuls. La nuit nous cache à tous les yeux.

(*Avec une douleur concentrée.*)

Si d'un faible vieillard qui t'a servi de père
Tu prétends abréger la pénible carrière,
Si tu crains que la mort n'épargne trop long-temps
De ce corps épuisé les restes languissans,
S'il te faut mon sang, parle, et je te suis sans crainte
Partout, dans ce palais, ou loin de cette enceinte,
Dans quelque lieu désert, dans quelqu'antre inconnu
Où mon dernier sanglot ne puisse être entendu,
Où tu peux tout oser. Viens, je t'offre ma vie :
Mais ne déchire pas le sein de ta patrie.

FIESQUE.

Moi! vous ôter le jour! quel soupçon! quelle horreur!
Vous ne le croyez pas.

DORIA.

Voici ton délateur.

FIESQUE.

Qu'il paraisse : à vos yeux je saurai le confondre.

## SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS; TAMAYO, enchaîné.

FIESQUE.

Comment! c'est un esclave à qui je dois répondre?
Et c'est sur le rapport de ce vil scélérat
Que vous me soupçonnez d'un pareil attentat!

DORIA.

Non, mon fils, j'aurais cru dégrader ta personne,
Le traître t'accusait, moi, je te l'abandonne.
S'il me reste un soupçon, un mot peut l'effacer.

FIESQUE.

Quel est-il? exigez.

DORIA *lui ouvre les bras.*

Oses-tu m'embrasser?

FIESQUE.

Si je l'ose! ô vieillard respectable, sublime!
Qui peut auprès de toi n'être pas magnanime!
Tout mon sang....

DORIA.

C'est assez, nos cœurs sont généreux:
Voilà le seul traité qui convient à tous deux.
Quant à ce misérable, il est en ta puissance.
Adieu! — De tous mes soins ce jour me récompense.

(Il sort.)

## SCÈNE IX.

### FIESQUE, TAMAYO.

FIESQUE.

Perfide! je devrais t'envoyer à la mort.

TAMAYO.

Qui peut t'en empêcher? n'es-tu pas le plus fort?

FIESQUE.

Traître? qu'espérais-tu par cette perfidie?

TAMAYO.

Te perdre et me venger.

FIESQUE.

Ainsi la calomnie,
Le poignard, tout te sert! quels horribles moyens!

TAMAYO.

Riche, libre et puissant, tu peux choisir les tiens.
Je n'ai trouvé chez vous que la honte et l'outrage;
Mes vertus sont à moi, mes crimes votre ouvrage.
Frappe! la mort n'est rien pour l'enfant des déserts,
C'est avoir su mourir que de porter vos fers.

FIESQUE.

Tu mets de la grandeur à venger un outrage.
Eh bien! connais-moi donc, connais le vrai courage:
Ton bras ce matin même allait m'assassiner,
Je t'ai renvoyé libre et t'ai su pardonner.
Je pourrais te punir d'une autre perfidie,
Pour la seconde fois je te donne la vie;
Retourne en tes déserts, sois libre et souviens-toi
Que l'on n'est grand qu'autant qu'on est maître de soi.

(Aux Domestiques.) (A Tamayo.)

Qu'on brise ses liens. Tu peux partir sans crainte.
Je réponds de tes jours.

TAMAYO.

(Il resté pétrifié d'étonnement et d'admiration.)

Moi! quitter cette enceinte?
Non, je fus trop long-temps un lâche, un assassin;
Mais je n'ai point perdu tout sentiment humain.
Qui que tu sois, un homme, un dieu, je te révère,
Ta magnanimité me transporte, m'éclaire;
Et mon cœur jusqu'ici par l'opprobre abattu
S'épure à ton aspect et connaît la vertu.
Ah! si de vos travers la fatale influence

N'avait point de mes mœurs corrompu l'innocence,
Seul bien que j'apportai des lieux où je suis né;
Penses-tu que jamais l'or que tu m'as donné,
Ce métal, à mes yeux si vil, si méprisable,
Eût perverti mon cœur, rendu ma main coupable.
Libre dans mes forêts, je le foulais aux pieds;
Ici vous l'adorez, vous le déifiez,
Pour lui tout est permis, par lui tout légitime.
Eh bien! de vos excès instrument et victime,
Transplanté malgré moi sur ce funeste bord,
J'ai vendu mon poignard, non pour avoir de l'or,
Mais pour me racheter de l'indigne esclavage
Par qui votre avarice opprimait mon courage.
Tu me rends libre enfin. Ce présent à mes yeux
T'élève, t'agrandit, te rend semblable aux dieux.
Moi! te quitter! non, non; ce cœur agreste et rude,
Tout égaré qu'il fut, connaît la gratitude.
Mon poste est près de toi, je m'attache à tes pas;
Dispose de ma vie, ordonne de mon bras,
Tes dangers sont les miens. Voici, voici la place
Où viendra se briser le trait qui te menace:
Tu verras, tu verras peut-être avant demain
Ce que peut un bienfait sur un cœur africain.
Adieu.

(Il sort.)

## SCÈNE X.

FIESQUE, pensif.

Perdre un vieillard généreux, magnanime,
Qui se confie à moi, que j'aime, que j'estime!
Non! ce crime est trop bas... Mais Jeannestin!

## SCÈNE XI.

### FIESQUE, VÉRINNA, SELVA, SÉRANO, VIVALDI.

VÉRINNA.

Eh bien?

Le doge est-il instruit?

FIESQUE.

Non.

SELVA.

Il ne sait rien?

FIESQUE.

Rien.

VÉRINNA.

Pourquoi donc ces soucis, cet embarras étrange?
Sur ses fausses vertus aurais-tu pris le change?

FIESQUE.

Soit vertu, soit erreur, je lui donnai ma foi.
Vous devez désormais ne plus compter sur moi.

(Grand étonnement de la part des Conjurés.)

VÉRINNA.

Est-ce un délire ou bien est-ce une perfidie?

FIESQUE.

Écoutez: comme vous j'avais proscrit sa vie;
Mais j'ai trop de fierté pour porter le trépas
Dans le sein d'un vieillard qui se jette en mes bras.
Je l'aurais combattu dans toute sa puissance,
Il se confie à moi, je vole à sa défense.

(Il fait un pas pour sortir, tous font un mouvement pour l'arrêter.)

SELVA.

Et penses-tu le faire avec impunité?

FIESQUE.

Pensez-vous m'avilir par une lâcheté ?

SÉRANO, *vivement.*

Il n'est de lâche ici.... Va, tu sauras peut-être,
Plus tôt que tu ne crois, comme on punit un traître.

FIESQUE, *avec véhémence.*

Qui traître ? Qui punir ? Vous menacez, je croi ?
Qui de vous osera lever la main sur moi ?
Voyons, qui ?

VÉRINNA.

Quel discours ! tout sert à me confondre.

(A Fiesque.)

Est-ce toi que j'entends, toi qui viens de répondre ?
Toi, l'héritier des Fiesque !!! Un changement si prompt
Étonne mon esprit et confond ma raison.
Quoi ! lorsque tout est prêt, que tout nous favorise,
Un mot de Doria romprait notre entreprise !
Et toi de ce grand œuvre et le chef et l'appui.
Tu serais le premier à ramper devant lui !!!
Ce soupçon, je le vois, et t'indigne et t'outrage :
C'est un vieillard, dis-tu, sa faiblesse, son âge,
Commandent le respect, inspirent la pitié ;
Mais ai-je moins que lui droit à ton amitié ?
Je n'ai pas, je l'avoue, aux yeux de ton enfance
Déployé d'une cour le faste et l'opulence ;
Plus austère en mes mœurs, plus simple en mon foyer,
Je n'ai d'autre vertus que celles d'un guerrier.
Lui, façonna ton corps, moi, j'embellis ton âme,
J'y mis ce feu sacré qui l'élève, l'enflamme.
Tu me dois tes talens, tu me dois ta valeur ;
Ton vrai père est celui qui sut former ton cœur.
Je sais que Doria joint à sa renommée

La gloire d'un grand nom et les vœux de l'armée.
Je connais ses exploits, ses vertus, ses talens;
Il rendit la mer libre et nos ports commerçans,
Quelques succès du moins sont dus à son audace.
Mais qu'a fait Jeannestin pour monter à sa place?
Et nous suppose-t-il assez vils, assez bas,
Pour souffrir?...

FIESQUE.

C'en est trop.

SELVA, *vivement.*

Va, ne t'abuse pas.
Jusqu'ici, ton égal, il concentrait sa haine;
Demain, s'il réussit, il t'écrase, il t'enchaîne.
Demain, s'il est fait doge, et toi-même et nous tous,
Nous recevons des fers ou tombons sous ses coups.

VÉRINNA, *avec véhémence, à Fiesque.*

Maintenant si toi-même, et moins fier et moins brave,
D'un rival qui te hait tu veux être l'esclave,
Trahis notre amitié, rétracte tes sermens,
Et va faire avec lui la paix à nos dépens.
Tu le peux; mais apprends qu'il est honteux, peut-être,
Autant que dangereux de servir un tel maître.

FIESQUE, *indigné à ce mot.*

Lui! mon maître!!! Non, non, quel que soit mon destin,
Je ne subirai pas les lois de Jeannestin.
Qu'il périsse; il le faut.

(Avec force et dignité.)

Mais respectez son père.
Fût-il mon ennemi, mon plus grand adversaire,
Eût-il juré ma perte, il a reçu ma foi,
Il a touché ma main, il est sacré pour moi.

Malheur à l'imprudent, malheur au téméraire
Capable d'outrager son front octogénaire!
Quel que soit son pouvoir, quel que soit son appui,
Mon courroux tout entier retombera sur lui.

(Ils sortent.)

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

# ACTE CINQUIÈME.

## SCÈNE PREMIÈRE.

VERINNA, SÉRANO, SELVA.

SELVA.

(Après avoir examiné tout avec la plus grande attention.)

Tout est prêt, tout prévu, tout disposé d'avance.
Tu n'as plus qu'à parler. Pourquoi donc ce silence?
Aurais-tu déccouvert un traître parmi nous?

VÉRINNA, *pensif.*

J'ai fait appeler Fiesque. Il vient. Éloignez-vous.

## SCÈNE II.

VÉRINNA, FIESQUE.

VÉRINNA.

Nous sommes seuls, écoute. Avant que notre audace
De Gêne et de l'état ait fait changer la face,
Le succès de nos soins, ton intérêt, le mien,
Tout exige entre nous un dernier entretien.
Jeannestin vers sa chute à grands pas s'achemine.
Chaque instant qui s'écoule avance sa ruine :
Mais en rendant ce peuple à ses antiques lois
Nous mêmes gardons-nous d'attenter à ses droits.
Loin de nous le désir ou la pensée impie
D'abuser des pouvoirs que l'état nous confie!

Immoler tout pour lui, sans retour, sans espoir,
Voilà ce qu'il attend, voilà notre devoir.
Comptes-tu le remplir?

FIESQUE.

Je ferai davantage.

VÉRINNA.

Faire ce que l'on doit, est seul le vrai courage.

FIESQUE, *avec enthousiasme.*

Peut-on de l'aigle altier, élancé vers les cieux,
Prévoir ou calculer l'essor impétueux?
L'espace disparaît sous son vol intrépide,
L'Olympe est son domaine et l'audace est son guide.

VÉRINNA, *froidement.*

J'en connais un plus sûr.

FIESQUE.

Quel est-il?

VÉRINNA.

La raison.
Tout autre m'est suspect.

FIESQUE.

Quoi! déjà le soupçon?

VÉRINNA.

Je ne le cherche pas.

FIESQUE, *vivement.*

Il est sur ton visage.

VÉRINNA.

Ta réponse l'inspire.

FIESQUE.

Et la tienne m'outrage.
Oubliez-vous le rang dont je suis revêtu?

VÉRINNA.

Penses-tu qu'il t'accorde un pouvoir absolu?
Qu'il confie à tes mains, qu'il mette en ta puissance
Et le sort de l'état et notre indépendance?
De nos destins communs, de ta fidélité
Quels seraient les garans?

FIESQUE.

Fiesque et sa loyauté.

VÉRINNA.

J'y crois : mais Fiesque est-il sans orgueil, sans faiblesse?
Et le fût-il, crois-tu qu'aucun de nous s'abaisse
A recevoir jamais ta volonté pour loi?
Eh! qu'étais-tu sans nous?

FIESQUE, *avec hauteur.*

Eh! qu'étiez-vous sans moi?
Opprimés, gémissans dans un honteux silence
Sur votre servitude et sur votre impuissance.
Tremblans, ensevelis dans un lâche repos,
Ou tramant au hasard d'inutiles complots!
Tandis qu'à la faveur d'une oisive jeunesse,
Livrée en apparence au luxe, à la mollesse,
D'un esprit plus actif déployant les ressorts,
J'épiai l'ennemi, calculai ses efforts,
Et trompant avec art sa sombre défiance
Je préparai le plan de notre délivrance;
Voilà ce que j'ai fait, et vous m'interrogez!
C'est vous que j'ai servis, c'est moi que vous jugez!
Ai-je appelé vos bras, imploré vos courages?
Ai-je eu recours à vous pour venger nos outrages?
Dénués de moyens, sans armes, sans soldats,
Des obstacles sans nombre arrêtaient tous vos pas.
Seul je les aplanis, moi seul je les surmonte,

Et de mes actions vous me demandez compte!
Mais pourquoi ces détours? si quelqu'un parmi vous,
Du poste que j'occupe est en secret jaloux,
Si pour délivrer Gêne il se sent plus d'audace,
Qu'il paraisse à mes yeux, je lui cède ma place.
Jusque-là, dans mes droits, ferme à me maintenir,
Je saurai commander; vous, sachez obéir,
Sans vouloir pénétrer, par des instances vaines,
L'avenir glorieux que je prépare à Gênes.

(Il sort.)

## SCÈNE III.

VÉRINNA, SÉRANO, SELVA.

SELVA.

Eh bien? qu'ordonne-t-il, et quel est son dessein?

VÉRINNA.

C'est un secret qu'il tient renfermé dans son sein.
Mais, quel qu'il soit, songeons que la seule prudence
Doit guider nos efforts et notre obéissance.
Surveillons sa conduite, observons tous ses pas,
Malheur à lui s'il feint des vertus qu'il n'a pas.
Ce mot doit nous suffire. Allons.

(Ils sortent.)

## SCÈNE IV.

TAMAYO, d'un air mystérieux.

On chante, on danse,
Et partout des soldats, partout la méfiance.

(Il regarde de tous côtés.)

C'est ici, m'a-t-on dit, le bosquet d'Apollon,
Ici qu'il doit périr? Lui, mon bienfaiteur! Non,
Il vivra, je le veux. Enfin, las de vengeance,

Je vais donc me livrer à la reconnaissance !
Quel charme à ce seul mot pénètre tous mes sens !

(Avec sensibilité.)

O vous qui condamnez nos mœurs et nos penchans,
Venez dans nos déserts. Semblable à l'onde pure,
L'instinct qui nous conduit aide et suit la nature.
L'étranger, de sa route un instant écarté,
Y trouve une cabane et l'hospitalité :
Et dix ans parmi vous j'ai vécu sans asile !
Fatigué de moi-même, aux autres inutile,
Avili, méprisé, sous le crime abattu,
Je n'ai trouvé qu'un homme ; il me rend la vertu.

(On entend un bruit de fanfare.)

Que veut dire ce bruit?... Quelqu'un vers moi s'avance.
C'est lui-même. On le suit. Veillons à sa défense.

(Il se retire à l'écart.)

## SCÈNE V.

FIESQUE, VIVALDI, CAPELLO, TAMAYO, dans le fond.

FIESQUE.

Le signal est donné. Tandis que Jeannestin
Reçoit de tous côtés les honneurs du festin,
Qu'entouré de flatteurs, enivré de délices,
De sa grandeur prochaine il goûte les prémices,
Nous, d'un œil plus prudent, calculant l'avenir,
De ce triomphe vain songeons à le punir.
Vous savez mes desseins... Que rien ne vous arrête,
Partout où vous serez, je suis à votre tête.
Allez.

(Ils sortent de différens côtés.)

## SCÈNE VI.

### FIESQUE, TAMAYO.

FIESQUE.

Quel soin t'amène, et que veux-tu de moi ?

TAMAYO.

L'honneur de te défendre et de mourir pour toi.
Je ne puis m'acquitter qu'en te donnant ma vie,
Et je viens te l'offrir... Une main ennemie,
Pour la seconde fois, s'apprête à te frapper.
Parle : d'un triple acier dut-il s'envelopper,
Quel que soit son pouvoir, ton superbe adversaire
A ma juste fureur ne pourra se soustraire.
Ici, dans ce lieu même, il veut te massacrer :
Ordonne, et de mes mains je cours le déchirer.

FIESQUE.

Porte ailleurs ton poignard, vil instrument d'un traître !
Sors.

TAMAYO.

Traître ! Oui, je l'étais, tel j'ai dû te paraître
Ce matin, quand mon bras allait t'assassiner :
Mais depuis que ton cœur a su me pardonner,
Le mien, enorgueilli de ce trait de clémence,
Prétend payer sa dette à la reconnaissance.
Prends-moi pour ton esclave ; achète, enchaîne-moi,
Tout mon sang t'appartient, tout mon être est à toi.
Un ennemi puissant contre tes jours conspire,
Je sais jusques à lui quel chemin peut conduire.
Dis un mot, il me reste à réparer un tort...
Tu te tais, ton silence est l'arrêt de sa mort.

(Il sort.)

FIESQUE.

Demeure... Il n'est plus temps, il va punir un crime.

Jeannestin l'a tenté... Qu'il en soit la victime.
Mais le temps presse, allons chercher nos ennemis.
Que m'apprends-tu, Selva?

## SCÈNE VII.

### FIESQUE, SELVA.

SELVA.

Que nous sommes trahis!

FIESQUE.

Trahis!

SELVA.

Les légions de Parme et de Plaisance,
Séduites par le doge, embrassent sa défense.
Déjà de tous côtés, leurs bataillons épars,
Pour agir contre nous, occupent les remparts.
Nos noms sont désignés...

FIESQUE.

Où donc serait la gloire
S'il ne fallait combattre et forcer la victoire?
L'on nous trahit... Eh bien! a-t-on jamais compté
Ce que peut le courage et la nécessité?
On le verra. Marchons...

## SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS; ÉLÉONORE, effrayée et dans le plus grand désordre.

ÉLÉONORE, *à Fiesque.*

Fuyez, s'il en est temps encore,
Fuyez.

FIESQUE.

Expliquez-vous.

ÉLÉONORE.

Un meurtre horrible, affreux!..
Les plaisirs de la fête occupaient tous les yeux.
Tout à coup dans la salle un Maure se présente.
La foule à son aspect s'étonne, s'épouvante:
Mais bientôt rassuré, chacun en le voyant,
Suppose une surprise en ce déguisement.
Toutefois son regard que la fureur anime,
Semble au milieu de nous chercher une victime.
La rage sur le front et le fer à la main
Il parcourt l'assemblée, aperçoit Jeannestin,
Le joint. « Tu m'as rendu lâche, ingrat, sanguinaire, »
Lui dit-il, « de tes soins, tiens, voici le salaire. »
A ces mots, écartant les groupes effrayés
Il le saisit, le frappe et l'étend à nos pieds.
La nouvelle aussitôt en est portée au doge.
On se disperse, on fuit, on craint, on interroge.
Déjà partout la garde entoure le palais.
On prononce ton nom. Les suplices sont prêts.
Fuyez.

SELVA.

Fuyons.

FIESQUE.

Restez.

ÉLÉONORE.

Dieux! Doria s'avance

## SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS; DORIA, précédé de gardes armés de flambeaux.

DORIA.

Si l'on eût mesuré la justice à l'offense
Je ne viendrais ici faire entendre ma voix
Que pour vous annoncer la vengeance des lois :
Mais désarmé par moi le sénat vous pardonne.

FIESQUE.

Il nous pardonne à nous! Tant d'audace m'étonne.
Nous sommes-nous armés pour subir des pardons?
Qu'il nous demande grâce, et nous l'écouterons.

DORIA.

Quoi! Fiesque, toi leur chef..?

FIESQUE.

Et leur chef inflexible.
Nul accord entre nous n'est désormais possible;
Ce jour va décider du destin de l'état.

DORIA.

Et tu l'as commencé par un assassinat!

FIESQUE.

Qui, moi!

DORIA.

Dans ton palais, par une main impie
Jeannestin à l'instant a vu trancher sa vie.
Tu fus son ennemi, tu commandes ici
Quel est son assassin? quel est-il?

## SCÈNE X.

Les précédens, TAMAYO.

TAMAYO, *sortant du palais, le poignard à la main.*

Le voici.
Esclave parmi vous, mais né fier, magnanime,
J'ai quitté mes déserts sans connaître le crime.
Le lâche a su de moi faire un vil assassin,
J'ai réparé ma faute en lui perçant le sein.
Frappe : voici le mien.

FIESQUE.

Je réponds de sa tête.

DORIA.

D'un meurtrier!.... Soldats!

FIESQUE.

Gardez-vous.

DORIA.

Qu'on l'arrête.

(Les gardes de Doria font un mouvement.)

## SCÈNE XI ET DERNIERE.

Les précédens; VÉRINNA, SÉRANO, SELVA.

FIESQUE.

Accourez, mes amis, rangez-vous près de moi.
Vois ces traîtres...

VÉRINNA.

Il n'est de traître ici que toi.

SELVA.

Toi seul.

VÉRINNA.

De tes complots j'ai découvert la trace.
Tu renversais nos lois pour régner à leur place.

FIESQUE.

Insolens! auriez-vous eu l'orgueil de penser
Qu'à vivre votre égal Fiesque pût s'abaisser?
Qu'il voulût, exposant tout le fruit de ses peines,
Partager avec vous l'honneur d'affranchir Gênes?
Détrompez-vous; j'ai feint d'implorer votre appui,
Mais seul j'ai tout tenté, seul, j'ai tout fait sans lui.
De ce vaste projet quelle que soit l'issue,
C'est à moi que la gloire ou la honte en est due.

(Les vaisseaux s'ébranlent et des cris se font entendre.)

(Aux Conjurés.)

Voyez-vous ces vaisseaux? Entendez-vous ces cris?
Voilà mes vrais soutiens, voilà mes vrais amis.
J'en appelle à leurs bras, j'en appelle à Neptune.
Venez, si vous l'osez, y tenter la fortune.

(On entend un coup de canon. On écoute avec inquiétude.)

Suivez-moi. C'en est fait, maître de mon destin,
Aujourd'hui je péris, ou je règne demain.

(Il prononce ces derniers mots sur la planche qui conduit à la galère. En ce moment Vérinna s'élance sur lui et le frappe.)

VÉRINNA.

Va régner aux enfers, traître! c'est ton partage.

FIESQUE, *en tombant.*

O Dieu!

ÉLÉONORE *fait un cri.*

Fiesque!

VÉRINNA.

Génois ! j'ai vengé votre outrage.
Fiesque délivrait Gène, et j'osai le servir.
Il voulut l'opprimer, et j'ai dû le punir.
Connais-moi, Doria, j'abhorrais ta puissance,
J'abhorrais de ton fils le faste et l'insolence ;
Je fus votre ennemi ; mais mon cœur révolté
Combattait les abus et non la liberté.

ÉLÉONORE, *revenue à elle.*

Laissez là ce vain mot que dans votre bassesse
Vous invoquez toujours et violez sans cesse.
Quoi ! vous osez parler de lois et de vertu !
Vous dont l'autorité sur ce peuple abattu
Ne peut se comparer qu'à celle que déploie
Le vautour dévorant acharné sur sa proie.
Monstres ! votre vertu, c'est la soif de régner,
La loi n'est dans vos mains qu'un droit d'assassiner,
Et votre liberté, mère de mille entraves,
Le triomphe du crime et le cri des esclaves.
Vengeance ! ! !

DORIA.

Non, justice, et vous l'obtiendrez. Vous,
Au sénat à l'instant accompagnez-moi tous.
C'est à lui de punir, à lui de faire grâce.

VÉRINNA.

C'est sa seule équité qu'invoque notre audace.
Nous sommes prêts. Marchons.

DORIA.

Vous, soldats, ayez soin
De veiller sur ce Maure.

TAMAYO.

Il n'en est pas besoin.
Penses-tu m'abaisser à mendier la vie
Pour traîner parmi vous mes jours dans l'infamie?
Un Génois le pourrait; mais le brave Africain
N'a pour s'en affranchir besoin que de sa main.
On a parlé de grâce: innocent, j'y renonce;
Coupable, elle est injuste... Et voici ma réponse.

(Il se tue.)

DORIA.

Encor du sang! Voilà l'effet des factions:
Le meurtre, l'anarchie et les proscriptions.
Ah! si nos longs malheurs, nos discordes civiles
Ont dévasté nos champs, ont dépeuplé nos villes;
Plus sages désormais, n'oublions pas, Génois,
Que le bonheur public naît du maintien des lois.

FIN.

